

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

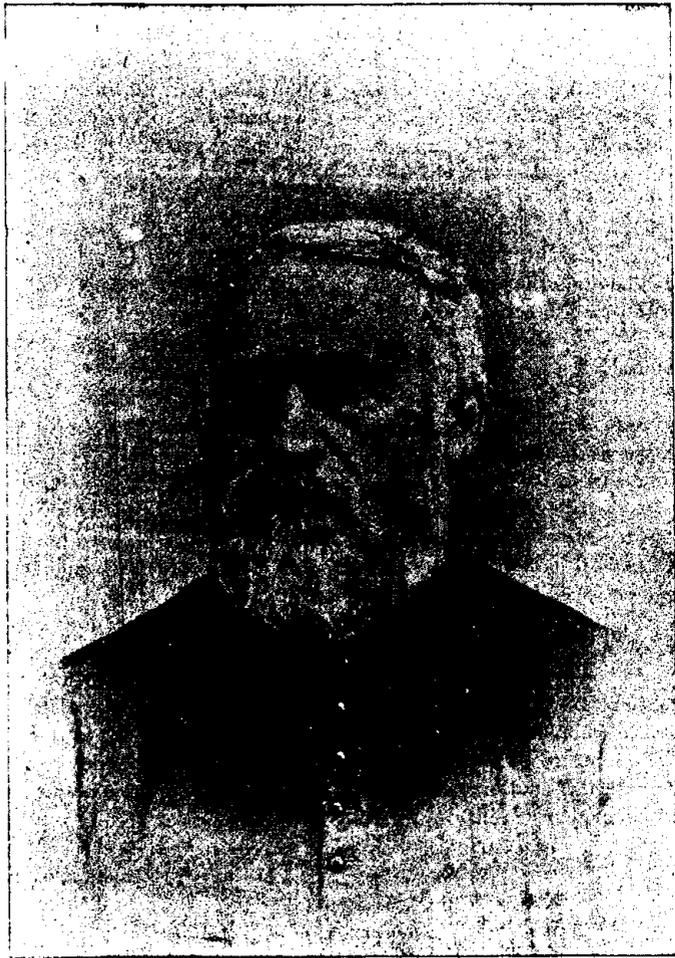
16^{ME} ANNÉE, No 805.—SAMEDI, 7 OCTOBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

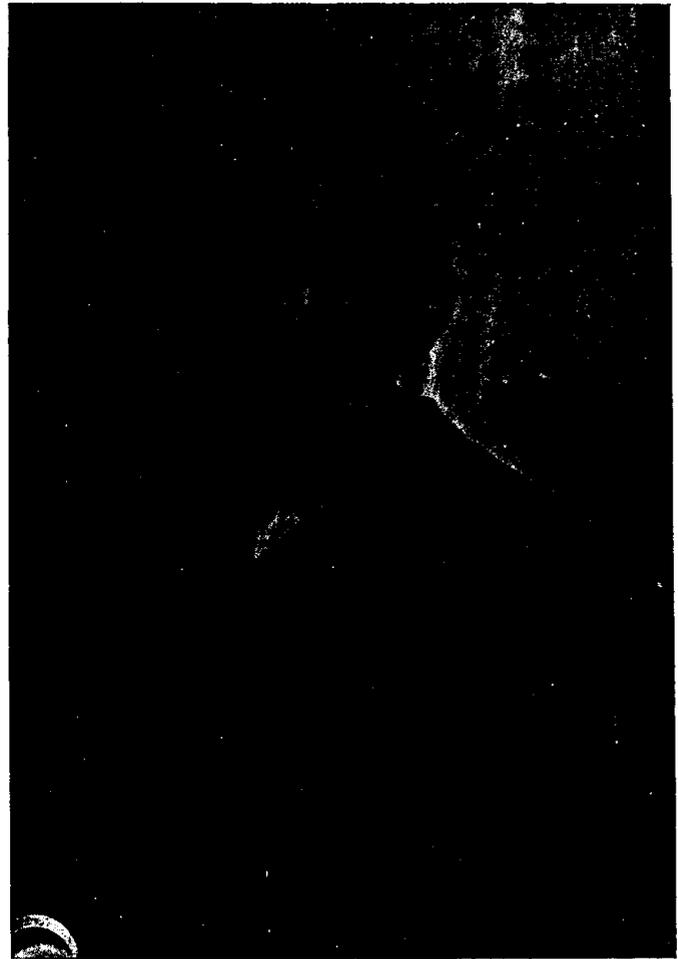
Bureaux : No 43, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

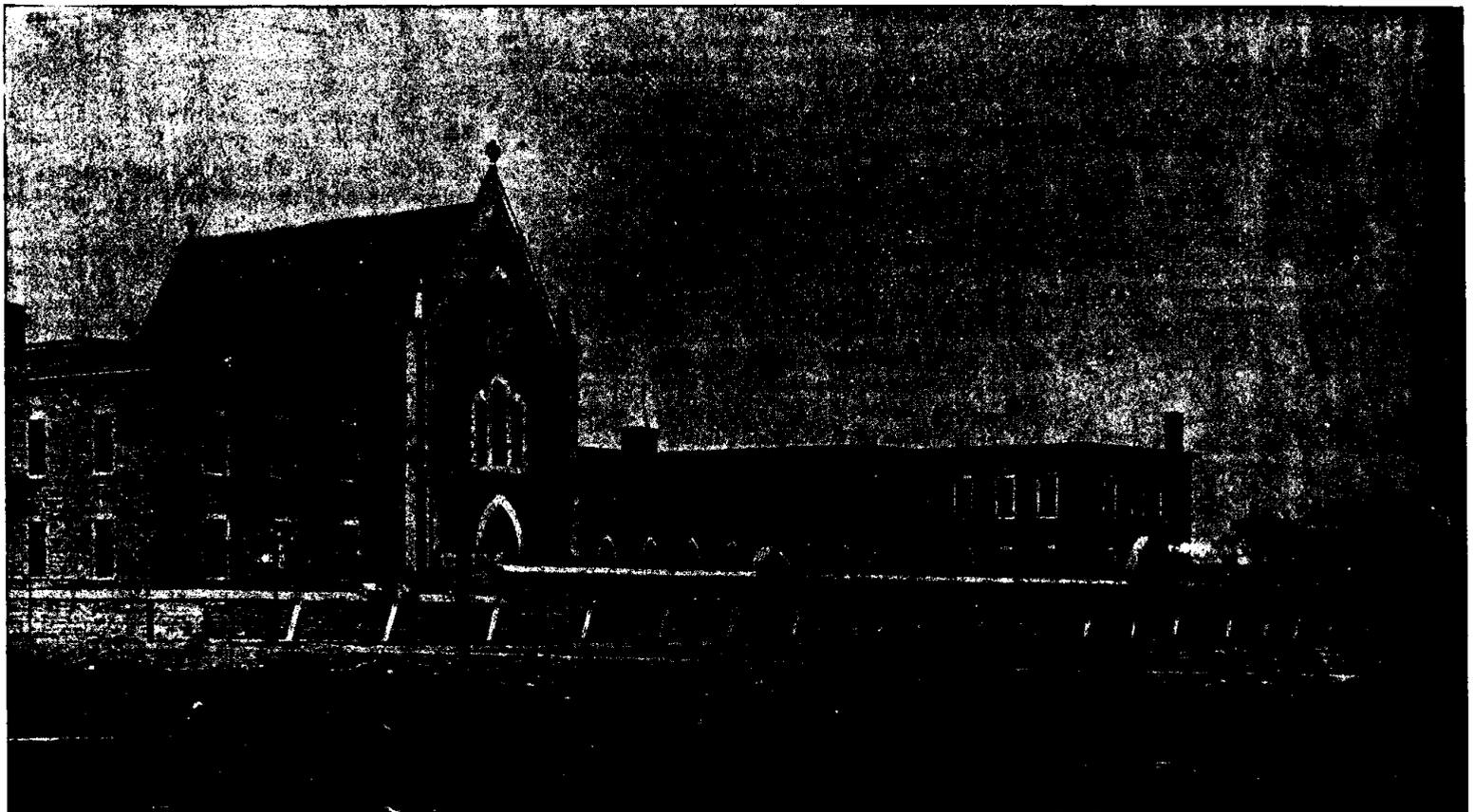
La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBE J.-A. THERIEN, décédé
Aumônier de la Réforme



M. LOUIS HERBETTE
Délégué du Gouvernement français au Canada



MONTREAL. — Le Couvent des Carmélites, rue Saint-Denis

Photographies Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE—Nécrologie, par F. Picard.—Poésie : Puis-je oublier, par Vital Lafleur.—Le jardin public de Boston, par Mme M.-L. Bergeron.—Poésie : L'horloge du cœur, par Jean Rameau.—Les boudins de Mme Palvadeau, par A.-H. de Trémaudan.—Poésie : Petits amis, par Abel Letalle.—Causerie astronomique, par A. Alain.—Un beau soir, par Madeleine.—Nos gravures.—Après vingt ans, par Une Amie.—Les violettes.—Bibliographie.—Mondanités.—Conseils pratiques.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilleton canadien : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régiste Roy.

GRAVURES.—Portraits : M. l'abbé J.-A. Thérien ; M. Louis Herbette, délégué du gouvernement français.—Le couvent des Carmélites à Montréal.—Lord Yü, nouvel ambassadeur de Chine à Paris, et sa famille.—Un homme à la mer.—L'armée française : Exercices d'équitation aux chasseurs d'Afrique.—La veille du marché : départ pour la ville.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 7 OCTOBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.



M. L'ABBÉ J.-A. THÉRIEN, LE DOM BOSCO DE MONTRÉAL

Il dort le grand et suprême sommeil !...

Quand, en 1419, saint Vincent Ferrier s'endormit dans le Seigneur, les enfants à la mamelle s'écrièrent : "Le saint est mort, le saint est mort !..."

Plus près de nous, il y a un siècle, quand saint Benoît-Joseph Labre se reposa, lui aussi, dans le Seigneur, les enfants et le peuple de Rome répétèrent ce cri : "Le saint est mort !"

Aujourd'hui, les pauvres enfants rejetés de la société, ceux que personne n'aime, mais que LUI aimait comme le père le plus tendre peut aimer les siens, ces enfants crient à travers leurs sanglots : "Le saint est mort !... notre père, notre dom Bosco nous a quittés !"

Avec eux, le cœur brisé, anéanti par la douleur la plus violente que j'aie éprouvée depuis le départ pour là-haut de mon père bien-aimé, de ma mère chérie, avec ces pauvres petits deux fois abandonnés, je m'écrie : "Le saint est mort !... celui qui daignait m'aimer, que j'aimais par-dessus tous, notre dom Bosco est parti !..."

Je l'aimais !

Ce fut lui, avec son excellent ami de cœur—ces deux charités devaient évidemment être liées par la plus douce amitié—le noble juge M. de Montigny, qui m'ouvrirent leurs bras, leurs cœurs, et même leurs maisons, quand je crus devoir me fixer ici.

Durant des années, j'habitai chez notre dom Bosco : parmi les étrangers, qui mieux que moi a pu apprécier ses sublimes vertus ? Je ne parle pas de ses frères et sœurs : ils sont comme lui, bons, charitables. Ils trouvent donc tout naturel que le bien-aimé disparu ait tout donné, jusqu'à lui-même, aux pauvres, à ceux qui souffraient.

Je remplirais des volumes si je voulais citer ce dont, personnellement, j'ai été témoin.

Le vénérable aumônier de la Maison de Réforme de Montréal, une des plus grandes figures du Canada, M. l'abbé Joseph-Amédée Thérien, surnommé à si juste titre le dom Bosco de Montréal, s'est doucement endormi dans le Seigneur le 23 septembre dernier, vers minuit, après quatre heures d'agonie paisible. Il avait autour de lui deux Frères de cette Maison de Réforme qu'il aimait tant ; son docteur ; son ami tout dévoué M. l'avocat A. Dorion, et M. l'abbé Guibert de Saint-Jacques qui eut l'honneur et le bonheur de lui administrer les derniers sacrements.

La dernière onction de la dernière cérémonie venait d'être faite, quand l'âme du vénérable prêtre quitta sa prison mortelle, sans secousse, sans crispation, laissant sur le visage du bien-aimé une douceur, un calme surprenants.

* * *

Assisté de MM. les abbés Ethier, curé aux Etats-Unis, condisciple du défunt ; et McGinnis, vicaire à Saint-Jean d'Iberville, protégé du défunt, Mgr Z. Racicot, représentant S.G. Mgr notre archevêque absent, célébra la messe, après laquelle il fit un panégyrique ému du saint prêtre. Le texte sur lequel il s'appuya, dit toute la vie de M. l'abbé : "Pour moi, je donnerai tout ce que j'ai, je me donnerai moi-même pour le salut de ces âmes."

Tous nos lecteurs connaissent l'exquise sensibilité, la sainte charité de Mgr Racicot : oh ! comme il a su, lui, comprendre, apprécier, aimer celui que nous pleurons ! Quels accents émus il a trouvés dans son cœur, pour rappeler les vertus, la science de M. l'abbé ! Le ciel a dû se réjouir de la glorification que l'orateur a faite du très humble prêtre, et la nombreuse assistance éprouvait les mêmes émotions qui faisaient vibrer le cœur de Mgr Racicot.

Dès que le corps fut descendu dans le caveau destiné à la sépulture des Frères, le défilé du peuple commença, défilé long, interminable, souverainement émouvant. On faisait toucher des objets de piété aux mains jointes du défunt, ou l'on touchait ces mains vénérables, ou encore, de pauvres mères, sans doute, s'appuyaient contre le cercueil, aux pieds, et ne voulaient plus bouger !

Quel superbe triomphe, que ce deuil suprême !...

* * *

Le père de notre saint était M. Pierre Thérien, mort au commencement de 1896 à Sainte-Anne des Plaines, en la maison paternelle où, de la bonne Mme Thérien, née Claire Drouin, naquit le 14 octobre 1840 le prêtre que nous pleurons. Il y a seize mois que cette mère exemplaire s'éteignait chez M. l'abbé ; elle eut auprès d'elle tous ses enfants que la trop grande distance n'empêchait pas d'être présents.

Les heureuses dispositions de Joseph-Amédée tout

enfant décidèrent ses parents à le mettre au séminaire de Sainte-Thérèse : de toutes les illustrations sorties de cette établissement—et elles sont nombreuses—il est la gloire la plus pure.

Après de brillantes études à Sainte-Thérèse, il fut mis au séminaire de Montréal, puis envoyé à Québec pour se perfectionner, par une année de succès encore, au séminaire de Théologie.

Mgr Bourget, de sainte mémoire, le consacra au service des autels le 23 septembre 1865, veille de Notre-Dame de la Merci, et l'envoya enseigner au collège de Sainte-Thérèse. Tour à tour, le jeune et savant professeur occupa les chaires de chimie, de physique, de philosophie ; il fut chargé en outre durant quelque temps de la direction de l'important établissement.

Sa santé, compromise par un labeur incessant, força, en 1869, son évêque à l'envoyer sur les rives de l'Atlantique, en la terre des grandes persécutions, la touchante Acadie, à laquelle, d'ailleurs, il appartenait par son aïeule paternelle et son aïeule maternelle. Comme l'aimait ce coin des martyrs du siècle passé ! Avec quelle émotion il me citait toutes sortes de traits des Acadiens !...

Il fit, durant quatre ans, les fonctions de vicaire-général de S.G. Mgr Cameron, évêque d'Antigonish (N.-E.), tout en exerçant le ministère paroissial à l'île Madame, en la petite ville d'Arichat. Mgr Cameron avait pour lui la plus vive affection, comme d'ailleurs presque tous les vénérables archevêques et évêques du Bas Canada et plusieurs des Etats-Unis.

En 1873, se sentant plus fort, il vint se remettre à la disposition de Mgr Bourget, qui le nomma aumônier de la Maison de Réforme. Ces renseignements m'ont été fournis tant par la mère que par les frère et sœurs de M. l'abbé, et par lui-même.

La Réforme et tous ceux qui l'aimaient, nous assistions à son jubilé de vingt-cinq ans d'aumônerie, le 12 avril 1898 : pour l'honorer comme il méritait de l'être, ses amis intimes, NN. SS. LaRocque, évêque de Sherbrooke ; Pascal, évêque de Mosynopolis et vicaire apostolique de la Saskatchewan ; puis, plusieurs chanoines de Montréal et un grand nombre de prêtres de partout voulurent passer cette belle journée avec lui chez les bons Frères de la Réforme, tandis que notre révérendissime archevêque S.G. Mgr P. Bruchési, qui était là lui aussi, en faisait le plus beau, le plus touchant éloge devant la foule accourue pour la circonstance.

Oh ! que Monseigneur l'avait donc bien dépeint, cet humble si héroïque, ce modeste si savant, ce pauvre volontaire si riche en vertus éminentes !

* * *

Le 23 septembre 1865, veille de Notre-Dame de la Merci, il était devenu prêtre ; il aimait alors et toujours, la Vierge Marie d'un amour tout filial, tout plein d'abandon ; l'auguste Reine, qui n'oublie aucun de ses sujets, vint nous le ravir le samedi, ce jour consacré à Marie, le 23 septembre 1899, à l'aurore de la belle fête de Notre-Dame de la Merci, au trente-quatrième anniversaire de son ordination ; c'est qu'évidemment Notre-Dame voulut le prendre en Merci !

Voici comment se composait la chrétienne famille dont M. l'abbé faisait partie :

Mme Honorée-Pétronille, épouse de M. Gagnon, décédée le 24 mai 1897 ; M. l'abbé Joseph-Amédée, notre dom Bosco ; M. Ephrem, actuellement au Manitoba ; M. Stanislas, actuellement au Mexique ; Mme Eudoxie, épouse de M. Duval ; M. Zotique, décédé en 1867 ; Mme Olympe, épouse de M. Auger ; Mme Anna, épouse de M. Gauthier ; Révde Sœur Pierre-Amédée, de l'ordre de la Providence, à Trois-Rivières ; Révde Sœur Sainte-Monique, de la Congrégation, à la Sainte Famille (Ile d'Orléans) ; et M. Olaus, filleul de M. l'abbé ; avocat ; membre du Parlement de Québec en 1887.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit déjà du bon prêtre : je prie le lecteur de revoir, à ce sujet, les numéros 656 du 28 novembre 1896 et 728 du 16 avril 1898.

* * *

Tous les hommes ont au cœur un fond d'égoïsme :

c'est cet égoïsme, que j'avoue très humblement, qui me pousse à écrire, dans tout le décousu de ma profonde douleur, les lignes suivantes. Mais du moins, ce qui rachètera ma faute, c'est ma volonté d'exalter mon vénérable bienfaiteur. Il est temps, d'ailleurs, que j'explique une partie de ma conduite.

Lorsque, il y a quelques années, je commençai d'écrire dans différents journaux du Canada, M. l'abbé Thérien et M. le juge de Montigny me dirent :

— Gardez l'indépendance que vous montrez en vos écrits, parce qu'elle est le résultat de votre attachement aux immuables principes de la religion. *Encouragez toujours et par tous les moyens, nos jeunes écrivains canadiens* : il vous en cuira ; mais ne vous laissez pas détourner. Que si, par hasard, ils attaquaient l'Eglise ou la religion, combattez sans peur les idées mauvaises, mais restez charitable envers la personne.

C'étaient les recommandations de l'immortel Pie IX ; cela cadrerait avec mon caractère, et je dois dire que fréquemment, je lissais à ces nobles protecteurs les articles que je destinais à la publicité : il y eut, souvent, des corrections, des atténuations, parfois aussi des aggravations apportées par eux à ces écrits.

Je ne regrette donc rien de ce que j'ai cru devoir faire pour pousser nos jeunes écrivains des deux sexes : si j'ai été critiqué, même par des amis, il y a longtemps que j'ai pardonné, comme je les prie, amis ou adversaires—car je n'ai pas d'ennemis : je veux dire que je ne hais personne, même ceux qui, maintenant encore, me font le plus de mal—comme je les prie, dis-je, de me pardonner.

On alla jusqu'à dire que je prônais l'admiration mutuelle : la volumineuse correspondance avec nos jeunes écrivains à laquelle je me suis astreint sans la moindre rétribution—j'oserais le dire pour tout mon travail ici—prouve amplement la fausseté de cette affirmation. J'encourageais vivement par la voie du journal nos aimables écrivains : mais par mes lettres, je leur faisais voir leurs fautes, leur signalais les écueils ou les beautés de la littérature. Ils peuvent en témoigner. Et je prétends que c'est le meilleur moyen de guider ceux qui s'essayent.

De la sorte, je ne les froissais pas, je ne les humiliais point inutilement.

Quand j'écrivais contre le rôle néfaste de la Juiverie en tous pays, je disais à M. l'abbé :

— Vous savez que je n'attaque aucun individu en particulier : je me crois obligé, comme catholique, d'attirer l'attention sur la pente dangereuse sur laquelle glissent certains organes. Mais si je le fais, je sais que je m'expose gravement, à cause de l'étroitesse d'idées de certains personnages.

— Avez-vous peur ? me répondit le bon prêtre.

— Vous le savez, M. l'abbé, lui repartis-je.

— Alors, continuez. La façon même dont vous êtes traité justifie pleinement votre entière indépendance. Souvenez-vous, d'ailleurs, que la plume d'un écrivain chrétien ne peut être liée, et que la vôtre n'est pas vendue. Ah ! notre ville de Montréal, le Canada, les Etats-Unis, sous le triste prétexte de liberté pour tous, ont ouvert leurs portes toutes grandes à ces gens néfastes : ils reconnaîtront un jour leur erreur. Fasse Dieu que ce ne soit pas trop tard !... Non pas que je hais les Juifs ou que je veuille la persécution contre eux : les Papes, et, vous en avez été témoin, Pie IX lui-même, protégeaient les Juifs. Mais un Etat bien ordonné, bien gouverné, est obligé de prendre certaines mesures de préservation, sans que ces mesures puissent aucunement être qualifiées de vexatoires, et en réalité elles ne le sont pas. C'est pourquoi il est bon, il est nécessaire, que vous dénonciez le péril juif, quoi qu'il doive vous en coûter sous le rapport de la situation, et puisque vous y êtes bien décidé. Dieu, soyez-en sûr, saura y pourvoir.

— De ceci, Monsieur l'abbé, j'ai la preuve convaincante dans votre admirable charité.

C'était vrai. Mais aujourd'hui, que le dénouement prévu est arrivé, la maison que nous appelions la maison du Bon Dieu est fermée, le saint prêtre n'est plus là !...

Et voyez la coïncidence : c'est précisément le jour de sa mort que j'ai été vaincu, humainement parlant :

non point que je rende les armes : on m'abat, on me réduit.

Une autre fois, je lui disais les reproches amers que l'on me faisait à cause de l'affection et de la gratitude que je témoigne à l'hon. ministre des Travaux Publics. Des personnages éminents m'avaient dit leur étonnement, leur indignation même, d'autant plus que ce ministre était, soutenaient-ils, notoirement hostile à la religion et aux prêtres.

Cela se passait bien avant qu'il fût ministre ; mais ce fut bien pis après.

— Vous ne vous mêlez point de nos luttes politiques, me dit le vénérable ecclésiastique, vous faites bien. Il y a de très bons chrétiens dans chacun de nos deux grands partis. Je sais—vous le constatez depuis longtemps—que le libéralisme d'Europe pénètre lentement, mais sûrement, dans notre peuple jusqu'ici si profondément religieux. Vous et moi, nous en déplorons certaines causes. Mais M. T... n'est pas un impie, ce n'est pas un pourfendeur de cléricisme ; il est catholique, il ne craint pas de le montrer. Un grand malheur chez presque tous nos hommes publics, c'est de ne point assez connaître la religion. Quand il leur arrive de pécher, c'est bien plus par ignorance que par méchanceté. Restez reconnaissant, bien que ce monsieur n'ait eu que l'intention de vous faire du bien : si la reconnaissance vous renvoie à quelques siècles en arrière, qu'est-ce que cela fait ?

C'est ainsi que ce bon prêtre débordait toujours de charité : son testament même n'est qu'un acte de charité. Il avait des paroles pleines d'indulgence pour les écrivains hostiles à la religion (il avait connu plusieurs d'entre eux tout jeunes), tout en blâmant leurs écrits.

— Qui sait, me disait-il ce qu'ils ont souffert ? Et, peu éclairés dans la religion, ou faibles dans leurs principes, ils ont cru devoir rendre responsables de leurs déboires la religion et Dieu même, ne se souvenant pas que la religion est absolument indépendante des hommes, des prêtres, de toute créature. Il faut donc être très indulgent envers eux personnellement.

S'il m'arrivait de lui faire observer combien il est dur, parfois, à de pauvres ouvriers, d'être à la merci d'un être grossier, impudent, n'ayant que le blasphème à la bouche, et devenu, sans qu'on puisse en comprendre la raison, directeur d'une industrie ; ou encore d'un maître brutal dont l'éducation mal soignée perce dans sa hauteur stupide devant celui qui paraît pauvre :

— De tout temps, en tous pays, me disait-il, la richesse a été placée, par beaucoup, bien au-dessus de la naissance, des talents, de l'éducation. Vous vous rappelez le célèbre *Donec felix eris* de Virgile. Cependant, il faut bien l'avouer, jamais ce sentiment faux n'a été plus répandu qu'en notre pays. Ici, la fortune procure tout, fussiez-vous l'être le plus borné de la création. Voilà pourquoi vous constatez tant de bassesse d'une part, tant de morgue de l'autre. Heureux l'homme enrichi qui sait se rappeler sa modeste origine, et garder un cœur bon et compatissant, au lieu d'une pièce d'or dans la poitrine ! C'est le propre de l'homme de caractère, obligé de vivre avec des individus comme ceux dont vous me parlez, de savoir conserver sa dignité, la fierté chrétienne qui distingue tout catholique, tout en pardonnant toujours les incessants et inévitables froissements de ce contact. — Pour vous, soyez bon envers tous, mais surtout envers le malheureux.

Ma plume sera-t-elle baillonnée ou asservie ? — Jamais !... — Sera-t-elle brisée ? — Je ne sais.

Dieu conduit les événements et les hommes. Je ne sais ce que je ferai demain.

Suivant les paroles, mais surtout les grands exemples de mon bienfaiteur, je me suis efforcé de combattre le bon combat. Et si je suis brisé, du moins je ne me rends pas.

Quant à lui, sa mémoire vivra éternellement, parce qu'il était le Père des Pauvres, le Protecteur des petits enfants abandonnés ; et sa charité s'étendait sur tous ceux qui souffraient.

In memoria aeternā erit Justus !

FIRMIN PICARD.

PUIS-JE OUBLIER !

*Puis-je oublier ! Au-dessous du bocage,
Dans le ciel bleu, court l'astre de la nuit ;
Seuls, le ruisseau, la brise et le feuillage
Font quelque bruit.*

*L'un près de l'autre assis sur la verdure,
J'entends soudain, sous le grand peuplier,
Le doux avenu que ta lèvre murmure...
Puis-je oublier ?*

*Puis-je oublier ! Une vaine espérance
Berce mon cœur de rêes superflus ;
De tes serments je pleure l'inconstance :
Tu n'aimes plus !
O mes vingt ans, souvenirs d'allégresse,
Amour éclos sous le grand peuplier,
Mon cœur flétri trouve en vous de l'ivresse...
Puis-je oublier ?*

VITAL LAFLEUR.

Montréal, août 1899.

LE JARDIN PUBLIC DE BOSTON

Il y a longtemps que je n'ai plus eu le plaisir d'écrire dans LE MONDE ILLUSTRÉ, et je voudrais, chers lecteurs, vous donner une idée de la beauté de notre jardin public, immense corbeille de fleurs jetée au milieu de la ville comme pour inviter la population à venir en respirer le parfum.

Les allées sont larges, spacieuses, couvertes d'un beau sable fin qui amortit le bruit des pas ; elles viennent toutes finir aux pieds de la statue du père de l'Indépendance américaine, le général Georges Washington.

C'est une promenade qui repose et qui élève l'âme. La vue est superbe. Des fleurs ! partout des fleurs à profusion qui se présentent à nos regards sous différentes formes. Ici, une étoile d'immortelles (qu'y a-t-il de plus beau que de se servir des fleurs pour imiter les étoiles ? Car ce sont bien les étoiles de la terre, ces fleurs que le bon Dieu met à la disposition de tous !) ; là, des touffes fleuries aux couleurs variées ; plus loin, des gerbes parfumées, des couronnes de myosotis, cette fleur du souvenir qui entr'ouvre ses jolis yeux bleus pour voir passer les amoureux : car, aimable lectrices, il en passe partout de ces couples dans le chemin de la vie.

Quoiqu'il soit du genre masculin, il est coquet, notre parterre, et il change de toilette une fois le mois.

Au printemps, les jonquilles, les narcisses et les tulipes, ces coupes merveilleuses remplies de la rosée du ciel. Au mois de mai, le seringas, le muguet, les pensées, puis le mois des roses : cette reine des fleurs au parfum exquis. Il y en a dix mille dans ce jardin superbe. Elles sont partout : au bord des pelouses, sous un feuillage de verdure, au bord du lac où elles se penchent pour se mirer.

Regardons ces cygnes gracieux qui passent battant des ailes ; et bien ! ce sont de vraies gondoles, tout comme à Venise, nous invitant à jouir d'une promenade unique en son genre.

En automne, c'est enchanteur : si les fleurs sont splendides, les arbres sont magnifiques, et leurs feuillages de toutes nuances forment un paysage charmant.

Après les fleurs, les feuilles, puis la neige qui couvre tout cela, ce changement de saisons est sublime. Aimons la nature dans sa toilette éclatante, "aimons-la au moment des adieux," comme le disait si bien Louis Veuillot.

Je souhaite à mes lecteurs de venir dans notre belle ville et juger, par eux-mêmes, de la beauté de notre jardin et des parcs publics qui forment une ceinture à l'Athènes du Nouveau-Monde.

Mme M.-L. BERGERON.

Il y a des esprits pour toutes les sottises et des sottises pour tous les esprits.—G.-M. VALTOUR.

La vertu fait la supériorité de l'homme. Elle est belle, calme le chagrin, sert le génie, la France, Dieu.—Abbé BOUTON.

L'HORLOGE DU CŒUR

*Qui, mon enfant, c'est très certain :
Dans votre poitrine paisible
Qui fait tic-tac, soir et matin,
Se trouve une horloge invisible.*

*Julis, avant d'ouvrir vos yeux,
Un ange blanc l'y mit, je pense,
Et chaque nuit il vient des cieux
Pour la remonter en silence.*

*Bon ange blanc, venez, venez
Du paradis où Dieu vous loge,
Et, dans le cœur des nouveau-nés,
Faites battre longtemps l'horloge !*

*Pour que les pères soient joyeux,
Pour que les mères soient bénies,
Et qu'en souriant, les aïeux
Ferment leurs paupières ternies.*

*O mon enfant, mon tendre amour,
Puisqu'on ne peut taire ces choses,
Puisque l'horloge sainte, un jour,
Doit s'arrêter sous vos chairs roses,*

*Priez, priez avec ferveur
Afin qu'à votre heure dernière,
Quand Dieu reprendra votre cœur
Des mains de l'Ange de lumière,*

*Ce-cœur, qui fut si doux au mien,
Soit sans aigreur, soit sans souillure,
Et n'ait battu que pour le bien
Dans votre vie honnête et pure.*

JEAN RAMEAU.

LES BOUDINS DE Mme PALVADEAU

(HISTOIRE VRAIE)

Quittant son domicile sis au No 24 de la rue de la Vieille-Ville, Mme Palvadeau, respectable dame d'une taille en rapport avec son air digne, se dirige souriante quoique majestueuse vers le bas de la ville de Saint-Nazaire. Au No 3 de la rue de la Rampe, au-dessus d'une devanture où peuvent se voir de délicieuses choses, se balance une enseigne avec le titre alléchant : Prieur, charcutier.

C'est là le but de promenade de la noble femme : elle ouvre la porte, après avoir jeté un long regard de convoitise sur toutes les choses succulentes étalées derrière la vitrine, et entre en poussant un soupir.

Au bruit de la sonnette, M. Prieur, le maître de céans, arrive, orné de son magnifique tablier blanc passé en sautoir et de son inséparable "fusil" pendant à son côté. Sur sa face rubiconde qui dénonce le bourgeois aisé, un sourire éternel s'épanouit. Pourtant à la vue de notre visiteuse, son sourcil se fronça légèrement. Mais cela dura peu et il prit bientôt son ton toujours poli et jovial pour demander :

—Comment allez-vous, Mme Palvadeau ? Je suis vraiment enchanté de vous voir.

—Il fait vraiment bien beau, aujourd'hui, n'est-ce pas, M. Prieur. Ce délicieux temps d'automne vous fait réellement désirer d'avoir le plaisir d'une petite promenade en mer, qu'en pensez-vous ? Pour mon compte, je voudrais que mon mari fût à même de m'en offrir l'agrément. Hélas ! nos moyens d'existence ne nous permettent pas de telles dépenses ! Heureusement que rien ne nous empêche d'avoir un semblant du même plaisir, par une bonne petite course sur le bord de la mer. C'est ainsi que nous comptons tous partir dans une heure, un bon panier de provisions au bras et aller déjeuner au milieu des rochers de Ville-ès-Martin ou de la Tour du Commerce.

—Je ne doute pas que vous n'alliez passer une belle après-midi. Plût au ciel qu'il me fût permis d'en faire autant !

—Or, vous comprenez facilement, mon cher M. Prieur, qu'il nous faudrait quelques délicatesses, par exemple quelques-uns de ces excellents boudins qui vous ont acquis une renommée toute nazairienne. Je crois que la douzaine que je vous ai fait prier de me garder, hier, me suffirait encore aujourd'hui.

—Je regrette absolument de ne pouvoir vous satisfaire, madame, mais je viens justement de me des-saisir de cette dernière douzaine en faveur de votre aimable voisine, Madame de T...

—Comment, vous n'avez pas hésité à me préférer cette dame, alors que je vous avait fait prévenir de m'en mettre de côté, depuis hier ? mais, mon bon monsieur, vous ne savez donc pas que cette "aimable voisine," comme vous vous plaisez à l'appeler, doit à tout le monde dans la ville, et qu'il n'y a pas un magasin qui veuille lui avancer maintenant ?

—Je m'étonne de ce que vous me dites là, Mme Palvadeau, car, pour mon compte, jamais cette dame n'a pris à crédit chez moi.

—Est-ce possible ?... Mais enfin, pourquoi ne m'avez-vous pas gardé de boudins ?

—Eh ! ma chère dame, vous me devez déjà quelque argent, tandis que Mme de T..., me paie toujours comptant.

—Je n'en reviens pas. Mais patientez, il n'en sera pas toujours ainsi. Vous verrez bientôt si elle ne vient pas vous demander ceci ou cela, sans argent. Elle est maligne, allez, la petite dame : elle commence à bien payer, pour qu'ensuite on lui avance plus facilement.

La conversation se poursuivit, quelques instants, sur ce ton charitable : puis, voyant qu'elle n'avait plus de douceurs à répandre sur la réputation de sa malheureuse victime, Mme Palvadeau sortit, souriante malgré tout, et, après avoir acheté quelques boudins, de qualité moindre, chez Mme Malin, elle réintégra son domicile.

A peine eût-elle déposé ses emplettes chez elle, qu'elle escalada—non sans s'arrêter quelquefois, pour souffler un peu—les vingt-sept marches qui la séparaient du second étage de la maison : là habitaient la jeune Mme Porcher, son père et sa mère. C'est que la noble Mme Palvadeau daignait ordinairement mettre quelqu'un dans ses confidences, au grand ennui, le plus souvent de ses malheureux auditeurs.

—Figurez-vous, s'écria-t-elle d'un ton mystérieux, en renfermant la porte, qu'il vient de m'arriver une curieuse autant que désagréable aventure.

Et tout d'une haleine, avec force figures de rhétorique empruntées aux romans qu'elle lisait parfois, avec nombre de réticences qui en laissaient long à penser, la charitable dame rapporta la conversation qu'elle avait eue avec M. Prieur, le charcutier de la rue de la Rampe. N'avait-il pas osé vendre à Mme de T... des boudins qu'elle—Mme Palvadeau—lui avait commandés la veille ? Comme si tout le monde ne savait pas pertinemment que cette Mme de T...—précisément la voisine des confidents actuels—devait dans tous les magasins de la ville !

—Mais, nous l'ignorons aussi !

—Vraiment ?... Il est vrai que j'ai toujours fait mon possible pour qu'ici on n'en sache rien, car, vous le savez aussi bien que moi, il ne faut jamais dire du mal de son prochain, alors même que ce qu'on connaît de lui est pure vérité. Aussi, est-ce en toute intimité que je vous rapporte ce dont il s'agit en ce moment, et je vous en voudrais beaucoup si vous en parliez à qui que ce fût.

Puis, d'un ton encore plus mystérieux, rapprochant lentement sa chaise de ses auditeurs :

—Voyez-vous, je vais vous dire pourquoi, malgré tout, on lui avance à cette chère dame, à laquelle je ne veux pas le moindre mal, d'ailleurs, oh ! non ! C'est qu'elle a un "de" devant son nom, et avec cela, soyez-en sûrs, on obtient bien des choses !

Puis, d'un petit air aigre-doux autant que prétentieux :

—Mais, après tout, il n'y a pas que ces gens, dans cette maison-ci, qui puissent se dire "nobles," et si nous voulions nous-même...

Elle s'arrêta à dessein, de façon à exciter davantage la curiosité des personnes qui l'écoutaient. Voyant qu'on ne lui accordait qu'un "ah !" à peu près indifférent, mais voulant malgré tout s'expliquer, la noble "parleuse" hocha encore la tête d'un air entendu et continua en se rengorgeant :

—Il y a de cela bon nombre d'années, le prince de France qui, s'il régnait aujourd'hui, devrait s'appeler Henri V, s'arrêtait un soir au petit bourg de Saint-

Père-en-Rez ; comme l'auberge de l'endroit n'était rien moins que détestable, on le conduisit chez un certain M. Palva, lequel semblait posséder la meilleure habitation de l'endroit. Jugez si ces hôtes, honorés d'une visite aussi princière, eurent soin de tout mettre en œuvre pour faire plaisir au noble personnage. Henri V était d'ailleurs très affable et se mêlait volontiers à la conversation de ses hôtes. A un certain moment du souper, il remplit son verre d'eau de la carafe et, l'élevant à la hauteur de ses yeux, il dit en souriant d'un sourire indéfinissable :

—En voilà de l'eau claire, on dirait du cristal !

—Puis vidant d'un trait le contenu de son verre et se tournant vers l'humble maître du logis :

—Monsieur, à dater d'aujourd'hui et en souvenir de l'eau exceptionnellement délicieuse que vous m'avez servie pour "baptiser mon vin," je vous autorise à ajouter à votre nom la particule "d'Eau."

—De ce jour, notre famille commença à s'appeler Palva d'Eau. Puis peu à peu, cette coutume parmi nous tombant en désuétude ou mieux, sans doute prenant plus de force, nous primes l'habitude d'écrire Palvadeau en un seul mot, jusqu'à ce qu'un jour ma mère, ennuyée de nous entendre trop souvent regretter de ne pas avoir assez de fortune pour soutenir notre nom, saisit tous ces malheureux papiers avec une fourche (sic) et les jeta au feu, disant :

—De cette façon, vous ne me rompez plus la tête de vos jérémiades inutiles."

Et se levant d'un air digne, Mme Palvadeau—jadis Palva d'Eau—salua en souriant et avec un "Venez donc nous voir quelquefois," quitta la chambre, où ses trois auditeurs s'étaient tenus "à quatre" pour ne pas éclater de rire.

Comment tout cela arriva-t-il aux oreilles de Mme de T... ? Nous laisserons au lecteur le soin peu difficile, de se l'expliquer.

Toujours est-il qu'environ six mois plus tard seulement, Mme de T... apprenait ce que l'aristocratique dame du rez-de-chaussée avait dit d'elle. Naturellement, cela fut loin de lui faire plaisir.

Or, le jour même où elle apprenait que—à son insu—elle devait dans tous les magasins de la ville, la pauvre femme descendait à la cour intérieure, chercher un seau d'eau douce dans une barrique où elle avait coutume d'en avoir quelque peu, lorsque la pluie s'adonnait à tomber. Mais ce matin-là, elle avait oublié sans doute que depuis huit jours qu'elle avait vidé sa barrique, l'eau du ciel avait négligé de la remplir. Force lui fut donc de se retirer avec son seau vide : elle était sur le point de remonter chez elle, quand l'aimable Mme Palvadeau, s'étant sans doute aperçue à temps de la déception de son infortunée voisine, ouvrit sa porte et, avec son éternel sourire sur les lèvres, lui dit :

—Mais, Mme de T..., prenez donc de l'eau dans une de mes barriques. Je les ai justement fait remplir hier par Loué, le marchand d'eau.

—Merci, madame, je n'ai pas besoin de votre eau. Et "l'aimable voisine," sans s'arrêter à rien dire de plus, continua à monter l'escalier.

Mme Palvadeau resta bouche bée, osant se demander ce qu'elle avait bien pu faire pour s'attirer les disgrâces de son "amie" du haut. Aussi, ne pouvant se figurer en quoi elle avait bien pu manquer à l'égard de Mme de T..., quelques instants après elle montait à son tour les vingt-sept fameuses marches, sûre, en son for intérieur, de son innocence, et se disant que certainement il avait dû arriver quelque chose de fâcheux à la petite dame du haut.

Ce fut très rassurée qu'elle frappa à la porte du modeste appartement qu'occupait Mme de T...

Celle-ci fut tout étonnée en venant ouvrir de se trouver face à face avec la femme qui avait osé répandre de tels bruits sur son compte. Mais elle était trop bien élevée pour faire autrement que de l'inviter aimablement à entrer et à s'asseoir.

—Ma chère Mme de T..., commença la visiteuse tout à fait tranquillisée, vous m'expliquerez, n'est-ce pas, comment il se fait que vous m'avez refusé sur un tel ton le petit service que je vous offrais il y a un instant.

Mai lui en prit car, à cet air de sainte nitouche, son interlocutrice n'hésita pas une seconde et, se posant bravement devant elle :

— Vous tenez à le savoir, Madame ? Eh bien, voici : quelles raisons avez-vous pour dire à tout le monde que nous sommes endettés dans tous les magasins de la ville ?

— Moi, Mme de T..., oh ! ne croyez pas que j'aie jamais rien dit de semblable. Je vous défie bien de trouver quelqu'un qui dise que je lui ai parlé dans ce sens.

Soit par oubli, soit à dessein, la porte de la chambre était restée entr'ouverte. Au moment où Mme Palvadeau finissait de crier son défi, la tête de la jeune Mme Porcher apparaissait par l'ouverture, et une voix, très douce d'ailleurs, disait :

— Vous me l'avez dit à moi, Madame.

Ainsi démentie à l'improviste, Mme Palvadeau resta un moment interloquée. Mais elle n'était pas femme à s'avouer vaincue pour si peu ; elle s'écria :

— Vous mentez, vous !

Puis, se tournant du côté de Mme de T..., qui se tenait muette, regrettant peut-être déjà ce commencement de scène.

— Je tiens à vous prouver que je n'ai pas démerité de votre amitié et de votre confiance.

Et, sans rien dire de plus, elle dégringola l'escalier, aussi rapidement que le lui permettait sa respectable corpulence.

Justement, en arrivant aux derniers degrés, le hasard lui fit rencontrer sa voisine du rez-de-chaussée, Mme Royer, qui rentrait chez elle.

En deux mots, elle la mit au courant de son aventure. Mais Mme Royer n'était aussi son amie de nom, et la pauvre Mme Palvadeau n'avait pas plus tôt terminé qu'elle s'écriait, très-haut d'ailleurs :

— Mais, madame, vous me l'avez dit aussi.

Ainsi acculée, la malheureuse femme essaya de s'expliquer, de montrer les nuances de ce qu'elle avait pu dire.

Mme Royer allait répliquer quand une porte s'ouvrit en face du couple en discussion et M. Palvadeau, homme tranquille qui ne se mêlait jamais des affaires de sa femme, sortait pour se rendre à son ouvrage. Aussitôt qu'il fut sorti, la malencontreuse témoin à décharge se mit à préciser si sûrement, que Mme Palvadeau se sentit entièrement désespérée. Tout-à-coup, Mme Royer l'entendit s'écrier : " Ah ! mon Dieu," et, tout ébahie, la vit se précipiter sur la porte par laquelle son mari venait de disparaître.

Elle se demandait ce que cela signifiait, quand dans la rue elle entendit une voix s'écrier d'un accent de désespoir :

— Hippolyte, Hippolyte, tu ne m'as pas embrassée. (sic).

Puis... un bruit de baisers sonores... et... plus rien. Mme Palvadeau rentrait tout heureuse d'avoir encore pu donner un bon " becquet " à son cher époux. Et pourtant, elle avait quatre grands enfants, la bonne dame, et l'une de ses filles, Mme Rapin, lui avait même déjà donné deux petits-fils à dorloter ! L'âge n'avait pu arracher l'amour jeune du cœur de la respectable grand'mère !

La discussion reprenait plus vive que jamais et pour la dixième fois, Mme Royer répétait :

— Oui, oui, vous me l'avez dit.

Mais tout-à-coup, une autre porte s'ouvrit avec fracas ; Mlle Emma, fille cadette de Mme Palvadeau se précipitait comme une trombe dans le passage et, au bout de moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une maîtresse gifle venait s'abattre sur le visage de la pauvre Mme Royer.

Au haut de l'escalier, la petite fille de Mme de T... venait dire avec mille grimaces à sa mère :

— Les voilà qui se battent, maintenant !

Le combat prit fin cependant, et Mme Palvadeau sortait quelques instants plus tard pour aller chercher les demoiselles Courtois, du bas de la rue, afin de les faire témoigner en sa faveur. Malheureusement, ce jour-là étant le Jeudi-Saint, ces saintes filles étaient justement à remplir leurs devoirs de bonnes catholiques de sorte que la pauvre Mme Palvadeau—elle n'avait



LA VEILLE DU MARCHÉ : DÉPART POUR LA VILLE

vraiment pas de chance ce jour-là—dut s'en revenir " bredouille." Pourtant, cette fois, comme elle atteignait la porte de son domicile, la chance lui fut assez favorable pour lui faire rencontrer les personnes qu'elle allait chercher.

Aussi les fit-elle entrer et, les introduisant chez Mme de T..., au grand désespoir de cette dernière, elle les interrogea d'un air digne :

— Ai-je jamais dit, avez-vous jamais entendu rapporter que j'avais dit que Mme de T..., ici présente, prenait à crédit dans tous les magasins de Saint-Nazaire et ne payait dans aucun ?

— Oh ! non, Mme Palvadeau, vous n'avez jamais rien dit de la sorte !

— J'espère, Mme de T..., que cela vous convaincra de ma bonne foi, surtout lorsque vous saurez que Mlle Courtois viennent de faire leurs Pâques.

Et emmenant ses témoins à sa suite, la superbe dame s'engouffra majestueusement dans les tournants de l'escalier.

A quelques jours de là, Mme de T... rencontrait la mère de ces mêmes demoiselles, et celle-ci lui disait :

— Cette Mme Palvadeau ! quelle mauvaise femme tout de même ! Aller faire mes filles mentir en revenant de faire leurs Pâques !

A. de Saint-Aud

Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. — J. DE MAISTRE.

PETITS AMIS

*Bébé s'est fait un petit monde,
Dont, par sa force, il est régent,
Un monde à l'âme vagabonde,
Peu sage, mais très indulgent.*

*Chien, chat, quelle bonne famille !
Surtout quels charmants auditeurs !
Oh ! comme leur prunelle brille !
Et combien de gestes flatteurs !*

*Combien de caresses en gage !
Combien de " pattes de velours " !
Quand bébé, grave en son langage,
Leur tient d'impossibles discours !*

*On approuve, on est benévole,
— On est si bien, là, près du feu,
Pour écouter cette parole !
Je crois même qu'on baille un peu.*

*Pourtant, quelquefois, on s'offusque
D'un passage... démonstratif,
Médor se révèle un peu brusque,
Et Minet trop affirmatif.*

*Mais qui n'a pas d'inconscience,
Dont il se façonne un rempart ?
Médor fait voir son éloquence,
Et Minet nous montre son dard.*

*Mais je dois dire, et je soupçonne,
Sans vouloir trop approfondir,
Que c'est chez eux, qu'on me pardonne !
Comme une façon d'applaudir.*

Abel Letalle

CAUSERIE ASTRONOMIQUE

—Bien, mon cher Lachaine, dis-je à mon compagnon en me laissant tomber sur mon lit, je crois que je dormirai très bien cette nuit, car, depuis hier, le nombre de lieues que j'ai franchi est étonnant.

—Pourtant, j'arrive de Québec, répondit Fénelon, et la distance parcourue me donne, en sus du chemin de fer, 210 milles. C'est plutôt moi qui dois être fatigué, m'étonner et dormir. Bonsoir !

Et mon ami se jeta à son tour sur son lit ; déjà, le sommeil posait sa main sur lui, lorsque je lui criai :

—Aïe ! Aïe ! Arrive un peu que je te prouve le contraire. Eveille-toi comme il faut et fais le calcul que je vais te donner.

—Ai-je besoin d'un crayon et de papier ?

—Oh ! non, un homme de ta trempe peut s'en passer. Seulement, compte avec attention, je commence. Tu sais que la Terre a une circonférence de 25,000 milles et qu'elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, nous emportant avec elle. Voici donc 25,000 milles. Ensuite, la Terre parcourt par jour dans son orbite 650,000 lieues, ou 1,950,000 milles. Enfin, tout le système solaire tourne dans l'infini avec une vitesse de 172,800 lieues, ou 518,400 milles par jour, nous avons donc franchi, depuis hier, 2,493,400 milles, en ne comptant que trois mouvements sur les dix auxquels la terre est soumise. Sais-tu que c'est étonnant, tel que je te le disais tout à l'heure ?

—Passablement, me dit Lachaine qui se leva, prit un crayon et se mit à calculer, couvrant une feuille de papier d'innombrables chiffres.

—Ainsi, dit-il au bout d'un certain temps, l'homme arrive à franchir régulièrement environ 303,363,666 lieues ou 910,091,000 milles par année, et Mathusalem aurait fait au-dessus de 291,229,120,000 lieues ou 873,687,360,000 milles durant sa vie. Oh ! le pauvre homme, comme il devait être fatigué ?

—Tellement qu'aujourd'hui il est mort depuis longtemps, et les différents points de l'équateur ont franchi depuis le jour où Notre-Seigneur est né 576,390,966,666 lieues ou 1,729,172,960,000 milles. Depuis que la terre est créée, ces mêmes points ont franchi l'énorme distance de 1,820,182,000,000 lieues, soit 5,460,546,000,000 milles ou 7,280,728,000,000 kilomètres, une simple bagatelle de 27,021,151,840,000,000 pieds et quelques pouces. Ce nombre est effrayant, qu'il te suffise de dire qu'un homme qui compterait 200 chiffres à la minute, 400 dans deux minutes, 12,000 à l'heure et comptant régulièrement 24 heures par jour, prendrait 9,000 ans à compter un trillion ; pour atteindre ce nombre de pieds en question plus haut, il lui faudrait au-dessus de 200,000,000 d'années.

—Tiens, pour te donner une idée de la vitesse avec laquelle la terre se meut dans l'espace, supposons que, tout-à-coup, elle laisse le cours de son orbite pour se diriger en droite ligne vers le soleil, qui est à une distance de 37,000,000 de lieues ou 148,000,000 de kilomètres de nous. Eh ! bien, sais-tu qu'il ne lui faudrait que deux mois pour s'y rendre. Bien entendu, il faudrait qu'elle gardât toujours la même vitesse qu'elle a actuellement.

—Maintenant, toi qui me parlais de voyages tout à l'heure, sais-tu combien il te faudrait de temps pour franchir cette même distance, en supposant que le chemin de fer, dans lequel tu voyagerais, fasse régulièrement cinquante kilomètres à l'heure, sans jamais s'arrêter ?

—Rien de plus facile, je calcule, et tout est dit.

—Ce n'est pas nécessaire car, pour mieux comprendre la longueur de ce voyage, j'ai calculé plusieurs fois le temps que prendrait différentes choses. Ainsi, c'est la lumière qui vient au premier rang. Parcourant uniformément 298,000 kilomètres par chaque seconde de temps, elle prendrait 8 minutes et 16 secondes à franchir la distance du soleil à la terre. Ensuite, vient la terre, qui prendrait 2 mois.

—Un boulet de canon de 12 kilogrammes, chassé de l'arme par une charge de 6 kilogrammes de poudre, se meut avec une vitesse de 500 mètres dans la première seconde. S'il conservait cette vitesse uniforme jus-

qu'au soleil, il lui faudrait environ 9 ans et 9 mois pour y parvenir. C'est lui qui vient en troisième.

—En quatrième, vient le son. Si l'espace compris entre le soleil et la terre était susceptible de transmettre un son avec la vitesse uniforme de propagation de 340 mètres à la seconde (c'est la vitesse dans l'air à 150), il faudrait à l'ébranlement sonore 13 ans et 9 mois pour franchir cette distance.

—Vient en cinquième un chemin de fer. Imaginons un chemin de fer reliant, en droite ligne, notre planète au soleil. Un train express et direct, voyageant à la vitesse de 50 kilomètres à l'heure, sans jamais s'arrêter, n'arriverait à destination qu'après un voyage de 337 ans et demi !

—Et toi, tu viendrais le septième avec ton bicycle, car, admettant que tu marches régulièrement 5 kilomètres à l'heure, pédalant régulièrement jour et nuit, il te faudrait 3,375 ans pour terminer ta course.

—Enfin prenons un homme qui marcherait continuellement 1 kilomètre à l'heure : il se promènerait 16,875 ans pour faire ce voyage. Parti du soleil 10,970 ans avant la création du monde, ce gaillard n'arriverait pas à temps pour l'ouverture de l'exposition de Paris en 1900, il serait un an en retard. Mais en revanche, le récit de son voyage serait beaucoup plus intéressant."

—Bonne nuit et beaux rêves, me dit Lachaine, tes calculs m'ont cassé la tête !

—Ainsi que la mienne ; salut bien, Monsieur !

UN BEAU SOIR !

Il est des moments de bonheur que l'on voudrait éterniser ; ainsi, gravée dans mon cœur au burin du souvenir, vivra la mémoire de cette belle veillée du 20 août, dernière peut-être passée au vieux manoir C., délicieusement situé sur les bords du Richelieu.

Nous allions sans but, vers la rive, mon cousin et moi, rêveurs, admirant de toute notre âme le magnifique spectacle de la nature.

Nous avons vu le soleil s'abîmer dans une mer de pourpre et d'or, les ombres descendre sur les côtes, les étoiles s'allumer une à une dans le bleu du ciel. Les trilles du rossignol éclataient à de longs intervalles ; nous entendions un léger bruit d'insectes, puis le feuillage ému frissonnait et les grandes herbes se courbaient sous la brise avec un murmure triste et doux. La lune, cette reine des nuits, qui s'était levée toute rouge là-bas, dormait maintenant blanche et radieuse, et ses rayons d'argent tombant à flots nous illuminaient d'une merveilleuse clarté. A nos pieds, le Richelieu coulait lentement, emportant sur ses eaux souples et gracieuses, nos rêves, nos confidences. L'air tiède était chargé de senteurs enivrantes ; nous étions là, sur les rochers ; nous ouvrons notre âme à toutes ces beautés, à tous ces parfums, lorsqu'un groupe joyeux, qu'un si beau soir rendait expansif, vint interrompre notre rêverie par des chants, des rires, des applaudissements... Tout le monde était heureux, la jeunesse était en fête !

Mais l'heure avançait toujours et sur la route, la vieille maison dans sa toilette grise d'au delà cent ans, semblait plus imposante au beau clair de lune, et ses salons pleins d'anciens souvenirs paraissaient jaloux de se voir délaissés pour les brillants atours du dehors.

Alors tous deux nous reprîmes le chemin du manoir, et le cher piano qui a résonné pour tant de fêtes, et pleuré tant d'absents, résonna une fois encore pour accompagner les chants d'autrefois. Cet antique instrument, fidèle dépositaire des doux aveux de nos pères, reçut aussi les nôtres, et discret comme tout, nul ne saura quelle est l'âme qui lui a confié les plus tendres choses !

Hélas ! tout prend fin ici-bas ; après les rencontres, viennent les séparations : mais n'est-ce pas là la vie ?.. alors, résignons-nous sans nous plaindre.

Adieu plaisirs ! adieu beau manoir ! Au revoir ses dignes hôtes ! Toujours nous aurons bonne souvenir des heures délicieuses passées sous votre toit !..

Les amis se dispersent, chacun retourne à son foyer, avec, dans son cœur, les heureux souvenirs d'un beau soir !..

MADELINE.

NOS GRAVURES

M. LOUIS HERBETTE

C'est la semaine prochaine (première semaine d'octobre) que M. Louis Herbette arrivera à Montréal.

M. L. Herbette est le frère de M. Herbette qui fut ambassadeur de France à Berlin il y a quelques années. Il est lui-même conseiller d'Etat, bon littérateur. Chargé d'une mission par le gouvernement français, il vient s'assurer des dispositions de nos gouvernants et du peuple sur plusieurs sujets, entre autres, croyons-nous, sur les questions touchant à la littérature.

Tous nos lecteurs savent que sa demeure à Paris est celle des Canadiens, quels qu'ils soient : aussi espérons-nous qu'il lui sera fait un chaleureux accueil.

LORD YU

Le nouveau ministre de Chine à Paris, S. E. Yü-Keng, ou, comme il s'intitule sur ses cartes de visite, lord Yü, a dépassé la soixantaine. Ancien commandant de troupes impériales durant la répression de la révolte des Taïpings, puis Taotai, vers 1870, il fut successivement envoyé en mission dans la province de Fokien, à Formose et aux îles Pescadores.

Ses tendances sont sympathiques aux étrangers, mais il semblerait avoir des préférences pour la race Anglo-Saxonne ; ce qui s'explique par son mariage avec la fille d'un Américain et d'une Chinoise, dont il a eu deux fils et deux filles. Ses habitudes de vie sont occidentales ; ses filles, élevées à l'européenne, sont d'élégantes et jolies personnes, parlant assez bien l'anglais. Les fils, mandarins à bouton bleu, l'accompagnent comme secrétaires ; ils ont reçu une instruction moderne étendue, parlent l'anglais et un peu de français. En résumé, les Yü sont des Chinois très modernes, ouverts aux idées de progrès et il faut espérer qu'en habitant Paris ils apprendront à connaître et à aimer la France.

EXERCICES DES CHASSEURS D'AFRIQUE

L'armée française a toutes sortes d'exercices surprenants. Mais il n'en est point de plus merveilleux, de plus terrifiant que celui des Chasseurs d'Afrique, à Tebessa.

La pente sur laquelle dévale au galop tout l'escadron, a six verges de hauteur ; coupée en deux, elle donne, pour la première partie, une pente raide de onze pieds sur cinq pieds et demi, soit une inclinaison de deux pour un.

La deuxième partie est presque verticale : sept pieds sur un pied quatre pouces, soit six pour un environ.

Les Chasseurs d'Afrique accomplissent ce saut, très périlleux on le voit, avec toute la *furia francese*, et sur leurs petits chevaux de troupe, sans en faire aucun choix. Ce en quoi ils dépassent, hommes et chevaux, ce que font toutes les autres cavaleries d'Europe.

UN HOMME A LA MER

Yann, le gabier de beaupré, était sur le gaillard, rentrant de changer l'aiguilletage d'amure du grand foc, lorsque, dans un violent coup de tangage, son pied chaussé des lourdes bottes de mer a glissé sur le bois trempé d'embruns ; alors, les bras tendus, cherchant à se retenir, le pauvre diable est tombé à la renverse, avec un cri !..

—Un homme à la mer ! "crie l'homme de barre qui, heureusement, a tout vu. Les marins se précipitent ; on largue les sangles du canot pendu sur ses bossoirs, à bâbord ; trois hommes sautent dedans, au plus tôt parés, on amène, on déborde.

De l'arrière, on jette une bouée au matelot qui vient d'apparaître là-bas, sur le dos d'une lame, puis on fait servir, pour mettre en travers, couper l'erre du navire. La petite embarcation saute comme un bouchon sur la vague : "Tiens bon ! nous v'là !" crie le patron, pour encourager le pauvre gars qui se sent couler, entraîné par le poids de son ciré et de ses bottes. Arrivera-t-on à temps ?

Les mathurins pèsent sur leurs avirons, de tout leur cœur : "Souque ! hardi ! z'enfants, nous le tenons !" On y est, le voilà, les mains crispées sur la bouées qu'il a heureusement pu saisir ; on l'empoigne et on le hisse à bord du canot, à demi noyé ; puis, on vire de bord et on regagne le navire qui roule là-bas, en travers de la lame ; on accoste, on croche les palans et tout le monde à hisser l'embarcation ; ça va bien, on ne laissera encore personne derrière ce coup-ci.

Une bonne tournée de tafia remet le cœur en place à l'équipage. Perdre un matelot, c'est pénible pour un capitaine, alors même qu'il n'y a point de sa faute. Il est pourtant des cas où un homme à la mer est un homme perdu : lorsque le vent fait rage, qu'on fuit devant le temps, que le navire n'étale qu'en présentant l'arrière à la lame, il ne peut être question de mettre en travers, ni d'amener une embarcation ; là où le navire a peine à se maintenir, que deviendrait un frêle canot ? Chercher à sauver le marin serait compromettre le bâtiment et avec lui tout l'équipage.

Si pénible que cela soit, il faut abandonner le pauvre bougre.

Triste chose pour ceux qui restent impuissants, et combien terrible pour l'abandonné qui sait, et de bonne science, qu'il est condamné de par la force des choses et qui voit le navire continuer à fuir, toute espérance de salut anéantie. Quelquefois, cramponné à un bout d'épave, un aviron, une bouée, jetés du bord, le vent tombe, si la mer se calme, l'homme demeure à flot un jour ou deux et est recueilli par un autre navire.

Mais c'est là une chose bien rare, et, généralement, le pauvre diable, après quelque temps d'une lutte instinctive, à demi noyé, sent ses doigts tordus par la fatigue, lâche tout et coule à pic.

APRÈS VINGT ANS

A Mlle Stella

Révde Mère Marie de l'Incarnation, supérieure du Monastère des Ursulines de Demerara, Amérique du Sud, est venue passer un mois au Canada, au Monastère des Ursulines de Québec.

Cette Révde Mère Missionnaire, née Mlle O'Ryan, de Sillery, disait adieu à ses parents et à sa patrie, et s'en allait, il y a vingt ans, en compagnie de quelques pieuses Ursulines de Québec, ensevelir sa jeunesse et l'espérance de ses dix-sept ans dans un cloître. Elle allait la consacrer sa vie à aimer et prier Dieu, et se dévouer à l'enseignement des petits noirs du Sud.

Après vingt ans, Dieu permet qu'elle revienne son pays, mais non le toit paternel tant aimé ! La grille du cloître est infranchissable pour le retour au foyer... de plus, là, tout est triste et silencieux ! La Mort a déployé ses ailes sombres sur ce *home* jadis souriant de bonheur. O Révde Sœur, ils ne sont plus là ceux qui égayaient votre enfance et que vous avez tant aimés !

Six d'entre eux se sont envolés vers les cieux ; deux vous ont suivie dans vos missions lointaines ; et les autres, dispersés au gré du destin, sont accourus auprès de la grille du monastère, pour saluer avec le plus grand bonheur, votre retour si inattendu. *So near and yet so far*. O grille, tu sépares les corps, mais non les cœurs ! A travers les froids petits carreaux, le cœur aimant sait encore se glisser vers ceux à qui le Divin Epoux permet de partager une sainte amitié, et de douces paroles de consolation.

Le but de notre vénérée Mère Missionnaire de l'Incarnation, en venant au Canada, est de ramener avec elle de pieuses et courageuses jeunes filles qui voudraient bien la suivre dans ses missions du Sud. Puisse la divine Providence exaucer ses vœux, et choisir parmi

nos jeunes Canadiennes quelques âmes ardentes d'héroïsme, au cœur aimant et dévoué, qui diront adieu à tout, pour aller travailler là-bas à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

Cette digne missionnaire doit retourner aux premiers jours d'octobre, en disant un dernier adieu à son pays, et un au "revoir au ciel," à ceux que son cœur aime et qu'elle laisse ici, sur les rives du Saint-Laurent.

Mlle Lillie O'Ryan, célèbre artiste, doit retourner jusqu'à New-York, en compagnie de ses sœurs. Révde Mère Marie de l'Incarnation et Mlle May O'Ryan, qui retourne au Sud terminer ses études.

Il faut pour toucher Dieu des anges sur la terre : comme autrefois, dix justes eussent pu sauver les cités prévaricatrices.

UNE AMIE.

LES VIOLETTES

Dans le logis sombre et froid, au septième étage, rue Maubouée, deux petites filles grelottent, l'une contre l'autre serrées, pendant qu'au dehors, sur la fenêtre en tabatière, la neige s'accumule et s'entasse, lourde et opaque, comme un grand suaire glacé, mortel aux pauvres gens.

Dans le logis sombre et froid, il n'y a ni pain ni vin, ni allumettes ni bougies, ni feu ni caresses, ni affection ni espérance. Il n'y a que les deux seules petites filles grelottant, l'une contre l'autre serrées, devant le lit où repose le corps fiévreux de la mère de famille, bien malade, hélas !

Des violettes d'hiver, achetées le matin par la mère, qui s'est traînée jusqu'aux Halles, de pâles violettes d'hiver qui, elles aussi, paraissent avoir froid et semblent se faner sous l'action de la bise aigre et discordante pénétrant par les fenêtres dans le misérable taudis.

Dans le triste silence du grabat sordide, une voix s'élève, une voix sombre et navrante, qui semble sortir d'un tombeau.

— Bianca... Maria... mes petites... allez vendre des bouquets, mez pauvres anges. Tâchez d'être de retour avant que je sois plus mal. Je serais si heureuse de boire un peu d'eau sucrée dans laquelle on aurait pressé un citron. Cela me ranimerait pour un jour de plus, peut-être... Je retrouverais le pays dans ce parfum que j'aime tant. Je me croirais encore à Pouzzoles, au sein du golfe napolitain où se joue la mer bleue comme le ciel du bon Dieu !... Allez, mes enfants, mes chéries... Mes lèvres me brûlent et ma gorge est desséchée... Allez, je vous aimerai bien...

* *

Les deux petites sortent. O les mignonnes !... Elles n'ont point dîné et descendent l'escalier quatre à quatre pour obéir à leur maman mourante.

Les voici sur les grands boulevards lumineux, où les lampes électriques mettent des reflets sur les blancs visages des passants enveloppés d'épaisses fourrures. Il tombe une pluie fine et glacée. Les voici, l'éventail au cou, psalmodiant leur mélodie plaintive et traînante.

— Un joli bouquet, madame... Deux sous seulement, je vous en prie... Ma mère est bien malade.

Un vieillard s'est arrêté, saisi par la sincérité de l'innocente prière.

— Et qu'a-t-elle, ta maman, ma fillette ? demandait-il bienveillamment à l'aînée des petites filles.

— Elle se meurt, monsieur. Il paraît que si elle pouvait boire un verre d'eau avec du citron, cela la remettrait.

Le vieux monsieur, cette fois ne cache point son étonnement.

— Est-ce bien loin, ta maman ? demande-t-il, très intrigué.

— Oh ! oui, monsieur. C'est rue Maubouée, 17, au septième.

— Veux-tu m'y conduire ?

— Non, monsieur... Pas avant que nous ayons vendu nos violettes.

— Mais je vous les achète, vos violettes. Tenez, voilà cent sous. Est-ce le prix ?

— C'est trop, monsieur... Quatorze bouquets à deux sous, cela fait vingt-huit sous... Je vais vous rendre... Bianca, va chercher de la monnaie...

— C'est inutile... Gardez tout l'argent. Je garde toutes les fleurs. C'est Noël, ce soir... Et il faut que tout le monde soit heureux. Et maintenant, conduisez-moi chez votre mère... Mais avant, allons chercher des citrons et du sucre.

Et voici le cortège, un trio très respectable, s'il vous plaît, l'hiver entre deux printemps, qui escalade péniblement l'escalier sale et visqueux qui mène à la mansarde délabrée.

Le vieux monsieur, en entrant dans cette chambre où l'on respire une atmosphère de mort, jette un cri de stupéfaction.

— Fiammina ! s'écrie-t-il... Mon modèle ! Malheureuse femme !... Pourquoi ne m'avoir pas écrit ? Croistu que le sculpteur Bartoloni aurait laissé sans secours son ancienne Cléopâtre ?...

Et tous trois s'empressent autour de la malade et lui font boire la liqueur tant désirée.

— Signor, dit la pauvre, dont la voix s'éteint et devient rauque, mon mari est mort... Et nous autres, nous avons perdu votre trace... Nous vous croyions à Venise, en voyage d'études... Mais... je vous en supplie... Maître illustre... ne laissez pas les petites à l'abandon, dans ce Paris si froid et si cruel... Protégez-les, signor... Et je vous bénis...

Elle ne peut achever. L'aile noir de la mort plane sur elle... son souffle dernier vient de passer sur ses lèvres... Elle n'est plus...

* *

Mais Bianca et Maria seront recueillies et dotées, et dans chacune de leurs corbeilles de noces, le sculpteur Bartoloni, leur père adoptif, mettra sûrement, en dehors de tous bijoux et parures, sept petits bouquets de violettes de Noël, afin d'inspirer à leurs maris, qui connaîtront cette histoire, la pitié pour les déshérités et la douce habitude de visiter les mansardes où gémissent les pauvres gens.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons déjà eu occasion de parler, dans notre journal, de la "Maison de l'Ange Gardien de Boston," qui est, vous le savez, la providence des enfants orphelins catholiques. Eh ! bien, nous devons revenir à la charge et faire connaître davantage cette si belle œuvre des Frères de la Charité, sous la direction desquels est ce magnifique établissement, et ce, en vous informant que nous venons de recevoir le beau *Manuel de Saint Antoine de Padoue*, qu'ils viennent de publier avec l'aide de leurs élèves. Cet ouvrage ferait honneur à n'importe quel établissement, tant sous le rapport des illustrations, qui ont été faites par un artiste distingué, que sous le rapport de l'impression et de la reliure. Cet ouvrage contient d'abord la vie de saint Antoine, une description des principaux sanctuaires en l'honneur de ce grand saint, des cantiques, le chapellet, la neuvaine, ainsi qu'une foule de prières et les exercices se rapportant à sa dévotion.

Nous ne pouvons faire autrement que de conseiller à nos lecteurs d'envoyer vingt centimes en timbre-poste, américains ou canadiens, au Révérend Frère Jude, Supérieur, qui vous adressera aussitôt cette jolie publication, dont il a lieu d'être fier, vu qu'elle a été faite par les jeunes orphelins de la Maison.

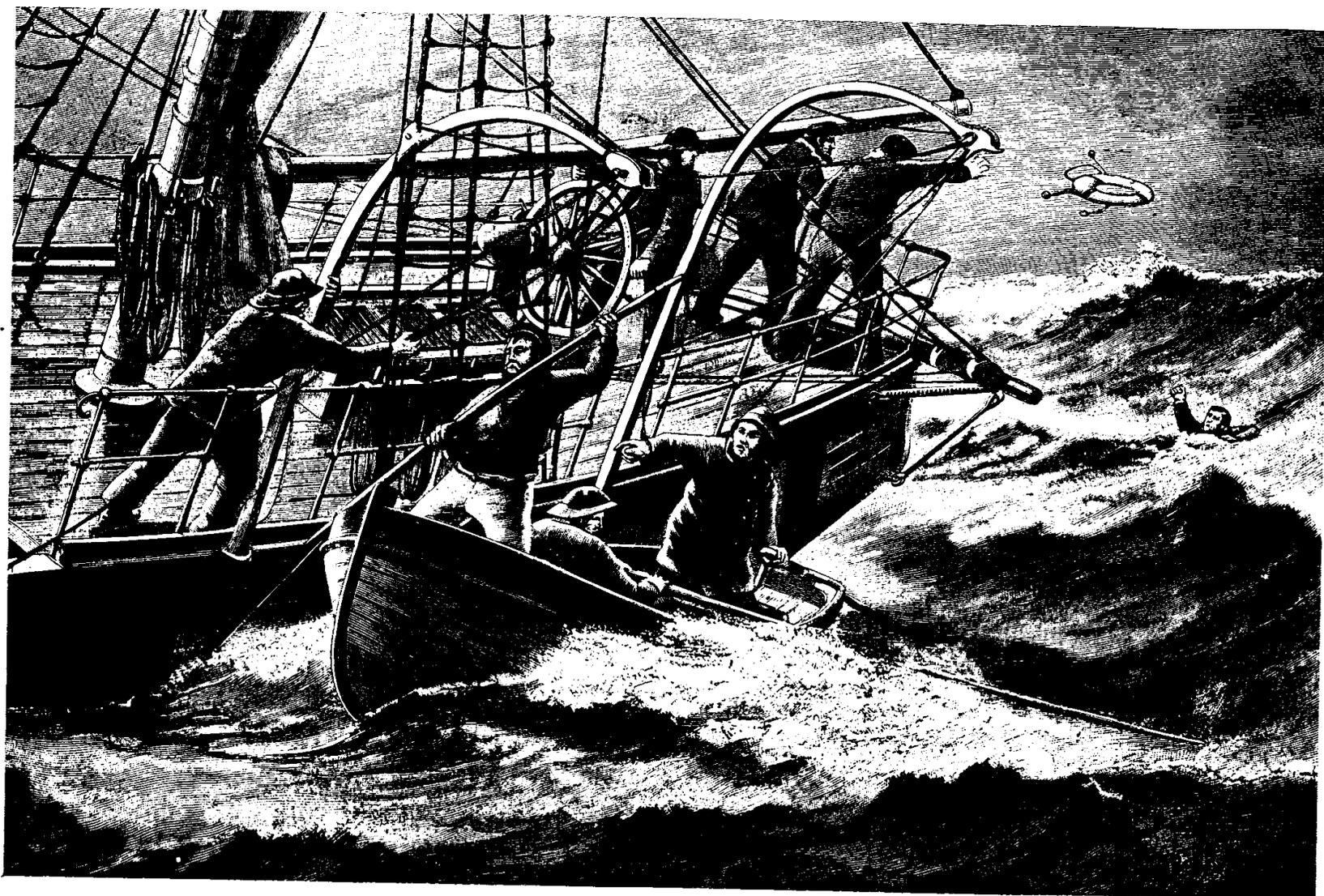
Lors de la conspiration Malet, le duc de Rovigo, qui avait un peu perdu la tête, fut sous les verrous un moment. C'était pendant la nuit. La duchesse, épouvantée, s'était jetée hors du lit, naturellement, peu vêtue.

En racontant la chose, M. de Montrond ne manquait pas de conclure :

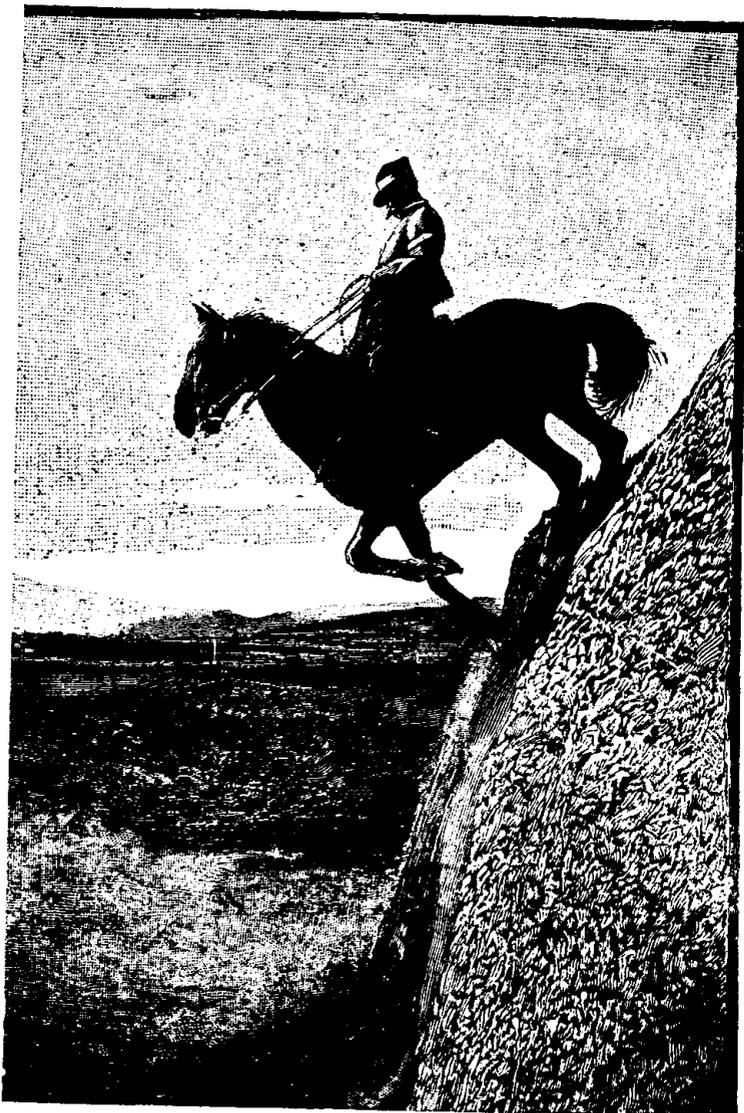
— Le duc a été faible... mais sa femme s'est bien montrée.



LORD YU, nouvel ambassadeur de Chine à Paris, et sa famille



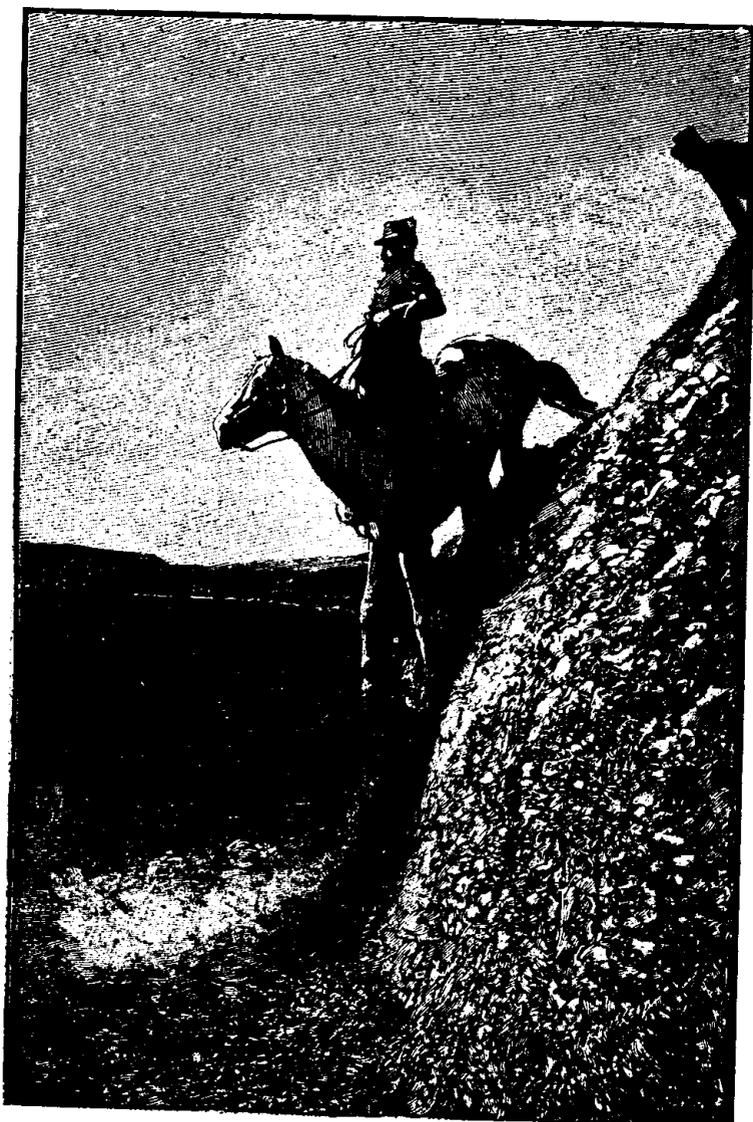
UN HOMME A LA MER



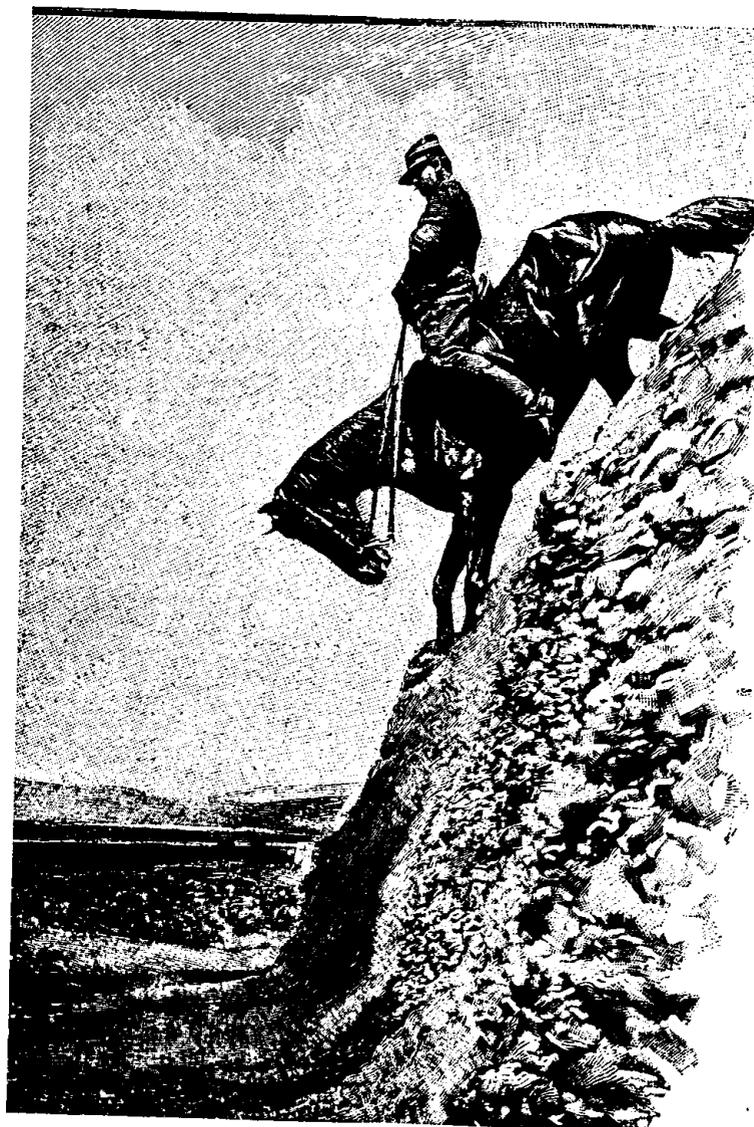
Maréchal des logis fourrier



Saut de 9 pieds de profondeur



Maréchal des logis



Officier descendant la pente

L'ARMÉE FRANÇAISE. — EXERCICES D'EQUITATION AUX CHASSEURS D'AFRIQUE

MONDANITÉS

Prenez garde au vert... si vous en croyez les Anglais. Selon eux, c'est une couleur maléfique, c'est la couleur de la Jalousie, affirment-ils. Et de l'Espérance pourrait-on leur répondre.

Dans le Royaume-Uni, pas une fiancée ne choisirait l'émeraude pour former le chaton de sa bague de fiançailles. Elle serait bien assurée de ne pas épouser par suite de quelque événement inattendu celui qui la lui aurait donnée. Le vert signifie, en pays britanniques, *abandonné, délaissé, quitté*.

Est-ce la couleur des âmes en peine ? Dans son *Purgatoire*, Dante dit : " Ils étaient habillés de vert comme de petites feuilles qui viennent d'éclorre." Les Ecossais sont persuadés que c'est la couleur des fées, aussi défendent-ils de la porter à ceux qui composent le cortège d'une épousée de peur d'attirer le malheur sur elle. Quant à une mariée qui s'habilleraient de vert (de l'autre côté du détroit les fiancées ne font pas toujours les frais de la blanche toilette nuptiale), quant à cette mariée imprudente, elle pourrait s'attendre aux pires calamités. Les fées sont-elles à ce point jalouses de leurs privilèges ?

Chez les musulmans, le vert appartient exclusivement à la noblesse religieuse, à la descendance du prophète.

Chez les voisins dont nous parlions tout à l'heure les couturières disent qu'à peine ont-elles terminé un costume vert, un ordre de deuil leur vient de la femme qui l'avait commandé. Et elles prétendent encore que les robes qui restent pour compte aux marchands sont toujours vertes ou ornées de garnitures de cette couleur.

Eh bien ! alors, la correspondance épistolaire doit, à cette heure, engendrer mille querelles, car il faut écrire sur du papier vert, cacheter à la cire verte, et se servir d'un cachet figurant un trèfle à quatre feuilles. On n'est " smart " qu'à ce prix !

Ce vert, ce trèfle me font penser à l'Irlande si malheureuse. Le vert est sa couleur et le trèfle son emblème (trèfle à trois feuilles, symbole de la Sainte Trinité)... et, en effet, la patrie des bardes est livrée à l'affliction depuis bien longtemps. Est-ce son sort déplorable qui a fait naître ou a fortifié la superstition dont nous nous occupons ?

Mais la couleur verte " blasonne " aussi l'un des sacrements, l'Eucharistie, selon un symboliste religieux, parce que " le vert est la sève, l'humilité, la force qui nous régénère."

On voit que dans les moindres choses, comme dans les grandes, il y a toujours le pour et le contre ; la face et le revers ; l'ombre et le rayon.

* *

Un proverbe indien dit : " Il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié." Et, vraiment, c'en est bientôt fait de l'amitié qui n'est pas entretenue par des rencontres assez fréquentes ou une correspondance assez suivie. Cependant voyez comme souvent on traite légèrement un sentiment que tous les philosophes ont vanté, comme tous les poètes ont chanté l'amour.

Empressé à remplir ponctuellement tous les devoirs mondains qu'on s'est inutilement créés, on néglige bien souvent ses amis, se croyant sûr d'eux. Je les retrouverai quand je voudrai, se dit-on. Eh bien ! cela peut n'être pas exact.

L'amitié ne va pas sans un peu d'habitude. Si l'on ne tient pas compte de la force que l'habitude donne à ce sentiment, on court risque de l'anéantir chez soi et chez les autres.

Ne laissons pas pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié : soyons attentifs à l'égard de nos amis bien plus encore qu'à celui des connaissances et des relations banales. L'amitié a ses devoirs, remplissons-les. C'est aux amis qu'appartiennent, en premier lieu, notre grâce, nos sourires, notre amabilité, les attentions, tout ce que nous prodiguons si facilement aux étrangers pour obtenir d'eux un brevet d'élégance et de savoir-vivre. Soyons charmants pour les inconnus eux-mêmes, mais gardons le meilleur de notre cœur pour nos amis.

CONSEILS PRATIQUES

Contre la moiteur des mains.—Contre la moiteur des mains, on peut se servir de la mixture suivante : Eau de Cologne, 90 grammes ; Teinture de belladone 15 grammes.

Taches de vin sur le linge ou la toile imprimée.—On les fait disparaître très rapidement, en frottant les taches avec du lait chaud, jusqu'à ce que la tache ait disparu ; après on lave avec de l'eau froide.

Ongle incarné.—Si un ongle a des vellités de s'incarnier, il faut sans retard baigner le pied deux fois par jour dans de l'eau de guimauve, puis soulever l'ongle délicatement, et mettre entre l'ongle et la chair un peu d'ouate hydrophile.

Sueur des aisselles et des pieds.—On remplit des sachets

de poudre d'iris et de quinquina en parties égales. On fixe ces sachets sous les aisselles, on en saupoudre également bas et chaussettes. Cette poudre est à la fois tonique et absorbante ; elle masque la mauvaise odeur sans occasionner aucune répercussion fâcheuse.

—Adjudant, avant de faire rompre, prévenez les hommes que comme il doit y avoir à quatre heures une éclipse de soleil, je leur ferai à cette heure une conférence sur ce phénomène, dans la cour du gymnase ; s'il pleut, la conférence aura lieu dans les chambres. Avez-vous compris ?—Oui, mon capitaine.

—Garde à vous ! Par ordre du capitaine, il y aura à quatre heures une éclipse de soleil dans la cour du gymnase ; s'il pleut, cette éclipse aura lieu dans les chambres. Rompez !

Groupe du "Singing Girl," le nouvel opéra d'Alice Nielsen



URSULA GURNETT JENNIE HAWLEY ALICE NIELSEN LEUA SAMUELS

THEATRES

THEATRE HER MAJESTY

L'intrigue de "The Singing Girl," le nouvel opéra d'Alice Nielsen, qui joue pour la première fois cette semaine au théâtre Her Majesty, repose sur la fureur qu'éprouve l'homme à la vue de la coquetterie d'une femme, et sur le désir qu'il éprouve aussitôt de s'en venger. Le scénario de l'opéra est le suivant :

Le duc Rudolph—M. Eugène Cowles—a été capricieusement délaissé par la belle comtesse de Salzburg juste au moment où ils étaient pour se marier. Furieux de cet abandon, il retourne dans sa province et lance un édit à l'effet de protéger les habitants de Link—petite ville de l'Autriche, où l'action de l'opéra se passe, en 1820—contre la coquetterie des jeunes filles. Les couples qui conversent sur la rue en public sont obligés de se fiancer, et ceux qui vont jusqu'à s'embrasser ont à choisir entre le mariage immédiat ou la prison. Tout l'opéra repose sur la curieuse législation qui régit la ville Link. Par suite de diverses circonstances, Greta, la chanteuse—Mlle Nielsen—qui est en amour avec le comte Otto—M. Richie Ling—est séparée de son admirateur. Au cours d'une mascarade, où elle porte le costume de son frère, elle embrasse Lady Marie—Mlle Lucille Saunders—et elle est contrainte, par la loi, d'épouser une autre femme.

Le comte Otto la sort de cette impasse difficile, mais seulement pour retomber dans un pire embarras. Dans la circonstance actuelle, elle se voit dans l'obligation de prendre pour mari l'odieux vieux prince Pumpernickel—M. Joseph Herbert.—La chanteuse et le prince refusent de se laisser marier et on les conduit en prison.

Au commencement de l'opéra, le frère de Greta, Stéphane—M. John Slavin—s'est déguisé avec les costumes de sa sœur et, dans cette accoutrement, il donne une verte leçon au prince Pumpernickel et à Aufpassen, ministre de la police—M. Joseph Cawthorne. Il leur inspire un souverain respect pour les poings de Greta. Connaissant ces détails, Greta songe à tirer profit de cette ruse pour recouvrer sa liberté. Lorsque le duc Rudolph, voulant donner une dernière chance à ses prisonniers, demande à Greta si elle veut épouser le prince, celle-ci répond : Oui. Le vieux prince, craintif et redoutant les coups, refuse, et Greta est remise en liberté. Le comte Otto, que, pour certaines raisons, Greta avait cru infidèle, revient à elle, mais seulement pour être jeté en prison par Rudolph, qui apprend, avec une fureur sans égale, que c'est lui qui lui a enlevé la princesse de Salzburg.

Au moment où la situation paraît le plus compliquée, l'explication arrive très heureusement, tout le monde se trouve heureux, et les artistes entonnent un chœur très bien réussi. Les artistes qui assistent Mlle Alice Nielsen, dans son rôle de prima dona, sont tous des artistes bien connus en Amérique. Eugène Cowles, la fameuse basse, a longtemps fait partie des Bostonians ; Richie Ling a été l'une des idoles de New-York, et a pendant longtemps chanté comme ténor aux côtés de Lillian Russell. Lucille Saunders est considérée sous plusieurs rapports comme la meilleure contralto graduée de la fameuse Carl Rosa Company, d'Angleterre.

J. W. Herbert, habile auteur dramatique, est le principal comédien, et il est secondé par deux jeunes artistes qui se distinguent rapidement, MM. J. Dawthorn et J. Slavin.

THEATRE FRANCAIS

La direction de ce théâtre annonce "The Amazones," pour cette semaine. Ce drame, écrit par Arthur W. Pinero, est en trois actes et renferme une foule de situations très comiques. "Les Amazones" remportèrent un grand succès au Lyceum Theatre, de New-York.

La pièce tint l'affiche sans interruption pendant dix-neuf semaines. La nouveauté, l'humour délicat, l'originalité de la pièce et la singulière coquetterie des jeunes filles portant des costumes riches, captivèrent les spectateurs du théâtre de New-York.

"Les Amazones" devinrent le sujet d'entretien de la ville. Mlles Byron, Buckingham et Holland, ont des rôles qui leur donnent une superbe occasion de faire valoir leurs talents, particulièrement dans la scène du gymnase.

Les scènes de la pièce se passent en Angleterre, et prêtent à de jolis décors. M. Morton a fait tous ses efforts pour produire cette pièce le mieux possible. M. Philipps, le gérant, s'est procuré un excellent programme de variétés.

A en juger par les noms des artistes, le théâtre Français sera cette semaine, à la hauteur de la situation qu'il s'est acquise sous ce rapport.

L'OPERA FRANCAIS

Un choix judicieux dont on ne peut que féliciter la direction de l'Opéra Français, c'est la pièce de début, "La Juive" ce chef-d'œuvre d'Halévy, qui permettra au public mont-réalais d'entendre le célèbre ténor Prévost, qui a toujours remporté un triomphe dans le rôle d'Eléazar.

"La Juive" permettra aussi à M. Grommen, basse profonde, doué d'une voix phénoménale de débiter, ainsi qu'à

M. Salvator, ténor léger, tout triomphant d'une saison terminée récemment à l'Opéra Comique de Paris.

Du côté des dames, l'on entendra Mme Talexis, dans le rôle de Rachel et Mme Badilla-Bergés, que M. Massenet lui-même a désignée comme la créatrice du rôle de Kannon, à Montréal. Mme Badilla-Bergés est un premier prix du Conservatoire de Paris.

Tant qu'à Mme Talexis, il suffira de l'entendre une seule fois pour apprécier que sa grande réputation comme tragédienne et cantatrice est encore au-dessus de tous les étages que nous en a faits M. Nicotias.

Ainsi que nous le disions plus haut, la saison s'ouvrira le 6 octobre et le contrôle pour la livraison des billets sera ouvert dès lundi, au Monument National, à la pharmacie Décarv, coin des rues St Denis et Ste-Catherine, et à la succursale du "Star," coin des rues Ste Catherine et Peel.

Lundi, le 9 octobre, troisième représentation de la saison d'opéra, sera une solennité musicale pour Montréal, car il s'agit d'une première à Montréal. "Robert le Diable," et des débuts de M. Ansaldi, premier ténor de l'Opéra de Paris.

Tout Montréal voudra assurément assister à cette trilogie de représentations qui mettront aux principaux artistes de la troupe de faire valoir leur talent.

CHOSSES ET AUTRES

—La population juive des Etats-Unis est de 1,043,800 âmes.

—Le président de la république d'Andorre, dans les Pyrénées, reçoit \$15 par année.

L'écorce d'un certain arbre en Chine donne un magnifique savon. Des espèces de ce genre poussent aussi dans le Nord de l'Afrique.

—L'arbre à pain de Ceylan est très remarquable. Le fruit en est cuit et mangé comme nous faisons du pain ordinaire et est également bon et nutritif.

—Un gros aérolithe est tombé, près de Sycamore-Sud, Ohio. Il pesait plus de 500 livres et s'est brisé en plusieurs morceaux. Le sol a tremblé lorsque l'aérolithe l'a frappé.

—A la baie Table, près du Cap de Bonne Espérance, pousse un petit arbre dont les fruits préparés font d'excellentes bougies. On en trouve aussi dans les îles Azores.

La France a dépensé, outre le sang de ses braves, \$280,000,000 pour l'indépendance des Etats-Unis, et on l'insulte aujourd'hui au sujet du traître Dreyfus.

—L'empire britannique a une population de 406,000,000 d'habitants, dont 40,405,000 sont en Europe, 308,300,000 en Asie, 45,000,000 en Afrique, 7,100,000 dans les colonies américaines, 5,500,000 en Océanie.

—En 1792 la première diligence de Boston partait pour New-York, et aujourd'hui 700 trains sortent de la ville tous les jours.

—Le cœur d'un végétarien bat à raison de 58 coups à la minute, celui du mangeur de viande, 72. Ce qui représente une différence de 20,000 battements en 24 heures.

—Les huîtres sont des créatures tellement nerveuses, que le moindre choc sonore, un violent coup de tonnerre, peut tuer tout le chargement d'un bateau.

—Le premier recensement russe en 1724 montrait une population de 16 millions d'âmes. En 1897 cette population s'était accrue à 129 millions.

—Dans une lettre adressée à Sa Sainteté Léon XIII, Mgr Oltmayer, archevêque de Bagdad, Turquie d'Asie, annonce que cinquante mille Nestoriens s'y sont convertis à la foi catholique et que trente mille Grégoriens arméniens du pays près de Van ont aussi abjuré leurs erreurs pour entrer dans le giron de l'Eglise.

UN DANGER

Vouloir donner des aliments solides à un enfant en bas âge, c'est l'exposer à des souffrances inutiles d'abord, et à des maladies, ensuite, qui mettent sa vie en danger.

La bouche chez le nouveau-né est dépourvue de dents, la muqueuse de la bouche est relativement sèche ; la sécrétion de la salive ne devient appréciable qu'à partir du deuxième mois. Et encore à cette époque, l'action chimique de la salive est incomplète dans la bouche et ne continue pas dans l'estomac. Cette action devient de plus en plus marquée à mesure que l'enfant augmente en âge. Elle n'est parfaite que lorsque l'enfant a fait ses dents, comme on dit vulgairement. Ces données nous rendent compte combien il est illogique et dangereux de donner à l'enfant une alimentation solide avant six ou sept mois, alors qu'il est scientifiquement établi qu'il ne les digère pas.

Comme pour l'estomac, l'intestin ne peut faire progresser sans danger que des aliments liquides. La progression des aliments solides y est difficile et dangereuse. Pendant les premiers mois de la vie, l'allaitement doit constituer l'alimentation exclusive de l'enfant, or ne saurait être sur ce point trop absolu, ni trop net.

On a préconisé un grand nombre d'aliments liquides pour les enfants du second âge ; mais on n'en a pas encore trouvé un qui égale la PEPTONINE pour l'alimentation des jeunes enfants. La PEPTONINE renferme tous les principes d'un aliment complet ; elle est parfaitement digestible et s'assimile parfaitement. Les analyses de nos chimistes officiels l'ont établi surabondamment. La PEPTONINE est facile à préparer ; elle ne coûte pas cher et donne les résultats les plus remarquables. Les médecins l'emploient avec succès dans leurs propres familles : voilà donc une garantie de son excellence que l'on ne saurait discuter. La PEPTONINE se vend dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries à 25 cents la grande boîte. Essayez-la. Si votre fournisseur ne l'a pas, il s'adressera au Dépôt Général, 392, Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal, Telp. Bell, Est, 1288.

LECTURES POUR TOUS

Le douzième numéro des Lectures pour Tous vient d'être mis en vente. Comme toujours et plus que jamais, ce numéro appelle et captive l'attention par l'intérêt palpant de ses récits, voyages, curiosités scientifiques, romans, et la perfection de ses illustrations et gravures. En voici le sommaire :

La Journée d'une Romaine, par G. Boissier ; La Gaité à Saint-Cyr ; Les Souffrances de Claude Blouet, nouvelle, par André Theuriet ; Sous les Griffes et les Grocs du Tigre ; L'Arrestation du Trésor, nouvelle, par Paul Arène ; Les Explorateurs du Ciel : Une Visite à l'Observatoire de Paris ; Les cérémonies du Vatican ; Comment combattre la Misère L'assistance par le Travail ; Incroyable. Aventures de Louis Rougement ; Tables des Matières et des Gravures contenues dans les douze numéros de la première année.

J.A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

—Dans toutes les houillères de l'univers il y a 1,500,000 hommes d'employés.

—On vient de poser à Honfleur, sur le côté nord des ruines du château fort appelé la lieutenance, une plaque com-

mémorative en l'honneur de Samuel de Champlain, qui est parti de Honfleur pour fonder Québec.

VOULOIR ET POUVOIR

Qui veut guérir sa bronchite prend du Baume Rhumal.

Mourant de faim au milieu de l'abondance.

Ce n'est pas seulement le manque de nourriture qui fait mourir de faim. Les organes digestifs d'un grand nombre de gens sont tellement en désordre, qu'ils ne peuvent puiser dans leurs aliments la nourriture dont ils ont besoin.

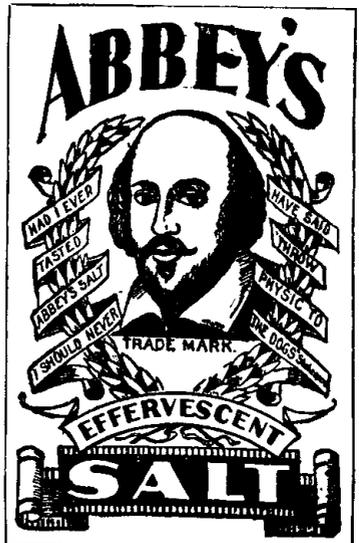
Purifiez le système et améliorez la digestion par l'usage quotidien d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT.

Il vous donnera un bon appétit et conservera les organes digestifs en parfait état de fonctionnement.

Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit : "J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Soeurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre."

Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon Flacon d'essai, 25 cts.



QUE DE FOIS MESDAMES

Vous pensez à acheter un chapeau, lorsque vous différez de jour en jour jusqu'au dernier moment, quand il est souvent trop tard pour le faire faire sur commande.

Allons, nous avons prévu ces cas en fabriquant une multitude à l'avance, égaux en qualité, aux commandes spéciales.

Notre département de Manteaux et Colletteries, mérite franchement votre bienveillante attention. Des quantités se vendent tous les jours, dans tous les prix, dans tous les goûts.

Les Etoffes à Robes. Chacun sait que c'est la Maison par excellence, voyez vous, nos prix sont si bas.

Dire que nous vendrons cette semaine un Broché Noir valant sans contredit 25c à 30c, nous ne reculons devant rien, prix populaire 19c. Aussi un Lot Plaids extra, valant 35c à 40c, pour cette semaine 24c.

LA MAISON POPULAIRE

J. N. BROSSARD & CIE

1453 Rue Sainte-Catherine, coin Montcalm.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.



La Coiffure Nouvelle!



Le grand
"CHIC"
de la
saison!

Ouverture...

les 30 Septembre et
2 et 3 Octobre, 1899.

Mesdames,

Vous ne sauriez croire tout le plaisir que nous avons d'inviter nos clientes à l'inspection de notre chapellerie d'automne.

Notre coiffure nouvelle offre des trésors d'élégance et de bon ton. Des oiseaux de mer presque géants, des velours et des rubans moirés aux mille tons, formant au visage un cadre ravissant, coiffant coquettement et sans trop de frais, voilà ce qui se porte présentement dans les plus grands centres de la mode, et voilà, surtout, ce qui compose notre magnifique exposition de la coiffure nouvelle.

Des achats considérables faits chez les meilleurs faiseurs de Paris et New-York, une collection des modèles de la plus grande originalité, tous considérés, à vrai dire, comme des petits chefs-d'œuvre, voilà ce qu'il nous ferait plaisir de vous montrer.

*Bref, il ne faut pas oublier, non plus, notre superbe étalage de **MANTEAUX, COLLERETTES et JUPES**, lequel, de l'aveu des connaisseurs, est le plus complet et le plus élégant. D'ailleurs, la grande vogue de nos **NOUVEAUX SALONS DE MODES**, démontre que notre maison a fait réellement des prodiges dans l'importation de la parure féminine.*

Dans l'attente de votre visite,

Mesdames, croyez-nous,

Vos très dévoués,

Letendre & Arsenault

1493, rue Ste-Catherine

Montreal

—La population de la république du sud africain renferme 63,000 Boers 87,000 Uitlanders et 70,000 Zoulons.

—Un amiral Japonais reçoit 30,000 francs d'appointement par an ; un vice-amiral, 20,000 francs, un capitaine de première classe 12,500 francs, un capitaine de seconde classe, 11,250 francs.

—Georges Knight, âgé de 82 ans, toujours sain de corps et d'esprit, est renfermé depuis quarante-deux ans dans une prison du Maine où il a été condamné pour la vie. Le juge qui l'a condamné est mort depuis longtemps et tous ceux qui ont eu quelque rapport au procès, jurés, témoins, avocats, greffiers, sont disparus de ce monde.

RENDEZ AU SANG SA PURETE !

Il est très difficile de bien se rendre compte de la condition du sang. La plupart des maladies ont des symptômes extérieurs qui permettent d'en déterminer la nature. Le sang vicié, au contraire, n'en poursuit pas moins sa circulation et sans aucun signe apparent il infiltre son poison goutte à goutte dans toutes les parties de l'organisme, et bientôt les maladies se déclarent, s'aggravent et mettent la vie du patient en danger. Dans toutes, ou dans presque toutes les affections qui affligent le beau sexe, le sang vicié joue le plus grand rôle. Il faut donc l'épurer, et ainsi lui rendre ses propriétés normales. Le purgatif du sang par excellence dans les maladies des femmes est le fameux "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière. Son action est prompte, bienfaisante et efficace.

En vente dans toutes les pharmacies au prix de \$1.00 la grande bouteille ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I. Refusez tout "Régulateur" qui n'est pas de ce docteur.

CRISE DE NERFS

La crise de nerfs a parfois son bon côté, dans le mariage, lorsqu'elle est simulée. C'est extraordinaire ce qu'une femme peut obtenir de son mari dans ces moments de crise-là. Mais lorsqu'il s'agit de crises vraies, lorsque le système nerveux est ébranlé pour de bon et que le caractère de la femme, quel que soit son âge, varie sans raison extérieure, c'est évidemment un symptôme de troubles auxquels il importe d'apporter un remède immédiat. Le mal combattu à temps n'aura pas de prise sur le fonctionnement des organes ; il s'agit d'enrayer dès le début, ce commencement d'anémie qui, négligé, pourrait avoir des conséquences fatales. On prendra pendant une couple de mois tant pour combattre l'anémie que pour en prévenir le retour des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard ; elles ont pour propriété de rajouter le sang et de lui rendre cette couleur vermeille qui embellit le teint et lui rend l'éclat de la jeunesse. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

Nouvelle vigueur chez l'homme



Nouvel entrain et nouvelle vigueur.
Nouvelle vie, et nouvelle force.
Regain de mémoire et confiance.
Plus d'aptitudes aux affaires.
Nouveaux plaisirs.

Voilà ce que donne l'ELECTRICITÉ aux hommes faibles. La meilleure batterie électrique du Dr Sanden, sous forme de ceinture, est la méthode la plus facile et la plus scientifique à l'application du grand élément de vie, et fait son œuvre silencieusement et sûrement durant votre sommeil. Des milliers de nos citoyens ont été guéris. Prière de venir chercher nos recommandations ou écrivez pour avoir notre petite brochure illustrée et intitulée "TROIS CLASSES D'HOMMES." Elle contient beaucoup de renseignements des plus utiles aux hommes. GRATIS, par la poste ou au bureau.

Dr M. SANDEN,
132, rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : 9 à 6 ; le dimanche, 11 à 1.

SECRET DE BEAUTE

Il n'est pas une jeune fille qui n'aspire à être belle, à le rester ou à le devenir. On croit, généralement et bien à tort, qu'il est impossible de corriger la nature. Il suffit de vouloir et, naturellement, d'y aider un peu. Un teint jaune ou verdâtre, des lèvres décolorées, des genives pâles, ne contribuent pas à embellir le teint : il faut pour arriver à donner au teint, la fraîcheur et l'incarnat de la jeunesse, un sang rajeuni, un sang riche et vermeil. Quelques boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard accompliront ce miracle, à la portée de toutes les jeunes filles, de leur donner de lys et de roses, comme le disent les poètes, le teint rose qui captive les cœurs et les enchaîne aux destinées des belles. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

Trente ans de Succès

GUERISON CERTAINE

en 24 heures

des COLIQUES et NAUSÉES

avec AUCUNE PERMANENCE

ni avant ni après

du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES L. KIRN

à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que des Dossiers qui portent sa signature.

PARIS, Bernard HAUSER, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. --:--:--
Ouvrages de Bâtisses et de
Cimetières.—Tous Genres. --:--:--

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La Santé à Bon Marché

Toute personne—c'est connu—qui prend, le matin, un verre de cette bienfaisante

EAU MINERALE RADNOR

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et, prise régulièrement, elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soient son âge, sa constitution et son état de santé.

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

Mme Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Becquets, souffrant d'un mal de dos presque incurable, guérie par les

PILULES CARDINALES

DU DR ED MORIN

Pourquoi tant de maladies, réputées incurables, se guérissent-elles par l'emploi d'un remède supérieur ? La raison est facile à donner. Avant d'en venir au VERITABLE remède on a fait usage de médecines SANS VALEUR, de là l'insuccès le plus complet. C'est précisément ce qui est arrivé dans le cas de Madame Oct. Chandonnet, de St-Pierre les Becquets. Cette dame avait employé des médicaments inférieurs, des imitations ridicules, n'ayant aucune vertu curative, et qui pouvaient devenir un danger réel.

Madame Chandonnet souffrait, depuis vingt ans, de douleurs générales qu'elle attribuait au rhumatisme ou névralgie. Sa maladie s'étant compliquée, elle fut atteinte d'un mal de dos qui la conduisait lentement, mais sûrement à la tombe.

Que de jours coulés dans la souffrance, de nuits sans sommeil, passées dans sa chaise, ne pouvant se mettre au lit !

Un jour que le mal rendait la vie encore plus pénible, entièrement découragée, n'ayant plus d'espoir dans l'avenir, elle vit, dans un journal de Québec, l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Madame Chandonnet fit l'essai de ce remède supérieur. Ses douleurs se calmèrent, son mal de dos disparut comme par enchantement, sa santé générale devint excellente. Madame Chandonnet ne perd jamais l'occasion de témoigner sa haute reconnaissance envers les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

Ces Pilules sont recommandées par les meilleurs médecins du pays, vendues chez tous les marchands de remèdes.

Exiger toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

—Aux Etats-Unis on emploie annuellement 390,000 pieds cubes de pin pour la fabrication des allumettes.

—La France a 97,500,000 de population réparties : 38,300,000 en Europe ; 23,600,000 en Asie ; 35,000,000 en Afrique ; 420,000 en Amérique et 150,000 en Océanie.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

—L'air national chinois ne s'exécute pas en moins de six heures de temps. Ne demandez jamais de l'entendre.

SANS RETARD

Cette vilaine coqueluche coupez-la avec le *Baume Rhumal*.

SAIGNEMENTS DE NEZ

Il est déplorable que cette époque de la vie d'une jeune fille où, comme on dit dans le langage populaire, elle change d'état, c'est-à-dire, où elle se transforme, soit presque toujours le moment où elle est le plus chargée de leçons et d'occupations de tous genres. Elle devrait pouvoir reposer sa tête, ne consacrer que la moitié de son temps à l'étude et aux différents cours qu'une jeune fille de bonne famille a l'habitude de suivre. Il arrive que ce surmenage intellectuel entraîne pour elle des douleurs vagues dans le corps les membres ; elle a des bouffées de chaleur à la tête qui la laissent rouge pendant quelques moments. Parfois, après une excitation physique, elle saigne du nez et ces saignements surviennent parfois à des intervalles assez rapprochés. On croit généralement que ces saignements dégagent la tête, les médecins ne sont pas de cet avis et ils prescrivent avec succès un régime suivi aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui, en tonifiant le sang et en lui rendant les principes essentiels qui lui font défaut, redonnent à la jeune fille le teint de roses, apanage de la jeunesse. Les Pilules de Bonard se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau poste, Montréal.

Inauguration le 6 Octobre 1899.

Saison d'Opéra Français

Avec M. PREVOST, dans le rôle principal

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

Grand Répertoire des Chefs-d'Œuvre des Maîtres.

Vendredi : LA JUIVE
Samedi : ROMÉO ET JULIETTE
Lundi : ROBERT LE DIABLE

PRIX POPULAIRES 1000 places à 50c, 70c et \$1.00.

Nouveaux Sièges d'Orchestre, \$1.50 et \$2.

HOTEL ST. JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS L'Hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

Dr. J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

Où placer ses Economies

On dit généralement que s'il est difficile de faire de l'argent, il est peut-être plus difficile de le conserver. Et quoi de plus triste que de voir se perdre en un seul jour l'économie amassée, jour par jour, mois par mois, grâce à des désastres aussi inattendus qu'inexplicables.

La "Caisse Nationale d'Economie" offre aux déposants des garanties toutes particulières. Les fonds ne servent ni à l'agiotage, ni à l'escompte si risqué du commerce, et encore moins à des placements problématiques. Cet argent est placé par débentures municipales ou prêts hypothécaires, dont la valeur fait partie du sol. Il faudrait la disparition du sol même pour anéantir le fruit de l'économie. Ajoutons que ces placements sont faits sous la direction d'hommes choisis par tous les dépositaires, et reconnus pour leur prudence et leur expérience. Ces hommes ne risquent rien. Leur institution n'est pas financière, elle est de bienfaisance. Le but n'est pas tant d'accumuler les profits que de garantir l'argent déposé. Aucun risque de ce côté. Qui veut dormir en paix fera bien de confier à la "Caisse Nationale d'Economie" ce qui doit lui assurer une vieillesse à l'abri de toute crainte. Pauvres comme riches, demandez pour informations, les statuts de cette association toute mutuelle et de bienfaisance. S'adresser à M. l'Échevin Arthur Gagnon, secrétaire-trésorier, Monument National, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOTEL RIENDEAU

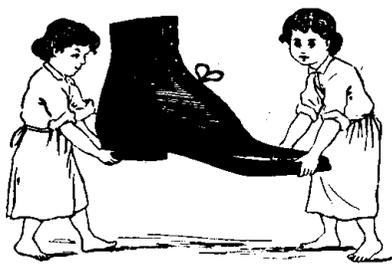
JACQUES-GARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable

Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MAROOND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOUILLEZ, MONTREAL
Tel. Bell main 472.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY** Ont obtenu les plus hautes récompenses **Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)** Dépôt dans toutes les Pharmacies.

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PETIT FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les **PILULES AN ONIO** toniques, dépuratifs, reconstituants. 2 fr. Par poste MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

Le Fini
des meubles que vous achetez semble souvent perdre son lustre aussitôt qu'ils sont rendus chez vous. C'est parce qu'on se sert de matériaux de mauvaise qualité pour les finir. Il suffit de bien frotter nos meubles avec un linge mou pour leur donner l'apparence qu'ils avaient lorsque vous les avez choisis dans le magasin. C'est qu'une des qualités que possèdent nos meubles sans compter les bas prix auxquels nous les vendons.

RENAUD, KING & PATTERSON
652, RUE CRAIG
SUCCURSALE
2442, STE-CATHERINE

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN
1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de **Chapeaux !**

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN
1584 Notre-Dame

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal



Fumez le **La Champagne** Cigare

Préférés des connaisseurs
—Fait du plus pur Havana — Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

—Le sol de Haïti est tellement riche qu'on y fait chaque année deux récoltes de café et de gingembre.

—Le gouvernement mexicain frappe une moyenne de vingt-cinq millions de dollars par année en argent, en or et en cuivre.

—Le Minnesota et le Dakota-Sud sont les deux seuls Etats de l'Union dont la moitié de la population soit d'origine étrangère.

—Depuis Pierre le Grand, il n'y a qu'un empereur de Russie qui soit mort de sa mort naturelle, Alexandre III, le père du czar actuel.

Le Petit Windsor

Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAITME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)

FAITES-EN L'ESSAI

Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 ST-JACQUES, MONTREAL

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.
Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.

Mr J. J. LEVERT

Professeur de - Mandoline, Guitare et Banjo

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL
(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)

INDIAN CATARRH CURE

AVEZ-VOUS SOUVENT LE RHUME DE CERVEAU

SI OUI FAITES BIEN ATTENTION AU CATARRHE

POURQUOI vous rendre Désagréable aux personnes qui sont obligées de vivre avec vous en les incommodant constamment par l'odeur repoussante qui se dégage d'un cerveau où séjourne un rhume négligé ou un catarrhe hideux?

Le Remède Indien pour le Catarrhe

Est une médecine naturelle idéale. Des centaines de personnes qui s'en sont servies, attestent de son efficacité. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui de publier le certificat suivant:

M. D. A. CAMERON & CIE, Pharmaciens de Queen Island, Ont., nous écrivent en date du 15 septembre: "Envoyez-nous encore deux douzaines de boîtes de votre fameux Remède Indien pour le Catarrhe (Indian Catarrh Cure). C'est un remède qui se vend très bien. Il guérit promptement et sûrement, la vente augmente constamment. L'INDIAN CATARRH CURE a guéri des cas très graves. Nos clients en sont absolument satisfaits."

PRIX: 50c et \$1.00 la boîte. Expédié franco partout.

THE INDIAN CATARRH CURE

146 rue St Jacques, Montréal, Que.

Représentant aux Etats-Unis, GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, Boston, Mass.
J. HISLOP, Prop.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ST-NICOLAS, Journal illustré pour garçons et filles, paraît tous les jeudis de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187. Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées,
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.



★ VIN ★
ST-LEON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 28f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

LAPRES-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743
BELL EST 1285

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAU

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Lux, Livres, Blancs, Broglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

1595 80-11-07

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, poseage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale: 101 rue du Pont, Québec.



NOTRE EXPOSITION

DBS

Modes d'Automne

Continue à nous attirer beaucoup de monde . .

C'est un Succès Manifeste.

L'installation des Nouveautés Parisiennes, Anglaises et Américaines est du plus grand goût, c'est un immense choix de Chapeaux, Rubans, Dentelles, Aigrettes, Velours, Garnitures, Etc., — qui ne peuvent être excellés

Voyez notre Stock de Manteaux

Tous sont cordialement invités.

Archambault Freres

Coin AMHERST et STE-CATHERINE.

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignées par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,064

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

CHAPITRE I

ATTAQUE NOCTURNE

(Suite)

—Je serai charmé, M. le chevalier, de vous entendre dans le récit de vos faits d'armes contre l'Espagnol !... Pourrez-vous venir chez moi, à l'hôtel où je suis descendu : " Aux armes de la Bretagne "... Voyons !... dans trois jours ?...

—Certainement... C'est aujourd'hui le premier jour de la semaine.... ce sera donc jeudi ?..

—Oui.

—Votre heure, M. De la Salle ?

—Venez dîner avec moi, à sept heures.

—Vous êtes bien bon !... J'accepte avec plaisir, et vous remercie de tout cœur !

A ce moment, le majordome apparut dans la porte du salon, et majestueusement annonça :

—Son Altesse est servie !

Aussitôt, les convives du prince passèrent à la salle à manger, et prirent place autour d'une table somptueuse. Il est inutile de faire la description détaillée, soit des mets recherchés, soit de la riche vaisselle ; il suffit de dire que c'était une table de prince.

Les invités de Mgr de Conti n'attendirent pas l'apaisement de leur faim pour continuer la conversation commencée quelques instants auparavant dans le salon, mais après les premières bouchées, et tout en savourant les mets délicats du menu, se mirent à parler de la Nouvelle-France.

Le marquis d'Aubigny, le comte de Montbazin et le baron de Coissy, partageaient avec celui que nous connaissons, l'honneur d'être les hôtes de Son Altesse.

Le marquis après un gentil compliment au prince sur certains mets rares qu'il venait de goûter, dit :

—Vous avez demeuré longtemps dans ces régions lointaines, M. De la Salle ?

—Douze ans, M. le marquis.

—Tant que cela ?... le pays vous plaît donc ?..

—Oui, beaucoup !..

—Et c'est grand le Canada ? demanda de Coissy.

—Comme dix Frances... et peut-être plus, car la partie occidentale n'est pas encore bien connue....

—J'ai oui dire que le climat en hiver, est très-rigoureux, remarqua le comte, et qu'il vous faut sortir enveloppé dans de chaudes fourrures... et que malgré cela, les gens souffrent grandement du froid !... Est-ce bien le cas ?..

—Il y a quelques journées qui sont bien rudes en hiver, mais cela n'empêche point que l'on ne fasse ce que l'on a à faire. On s'habille un peu plus qu'à l'ordinaire ; on se couvre les mains d'une sorte de gants, appelés mitaines en Canada. L'on fait de bons feux dans les maisons, car le bois ne coûte que la peine de le couper et de le mettre au feu. La plupart des jours sont extrêmement sereins, et l'air est sain en tout temps, surtout en hiver.

—L'été ?... Comment est l'été ?... demanda M. d'Aubigny.

—La température ressemble à celle du pays d'Aunis.

—Y a-t-il beaucoup d'habitants ? voulut savoir le prince.

—A cela, monseigneur, je ne puis répondre rien de positif.

Le comte de Montbazin qui avait un faible pour le jus de la treille s'informa :

—Quelle boisson boit-on à l'ordinaire ?

—Du vin français, et de bon, dans les meilleures maisons ; du cidre, aussi importé, et de la bière, dans d'autres. Ce breuvage dont l'orge et le houblon sont la base, est fabriqué à Québec et à Trois-Rivières ; une autre boisson appelée *bouillon* se boit communément dans toutes les maisons...

—Du bouillon ? demanda M. de Montbazin.

—Quelle sorte de bouillon ? ajouta M. de Coissy.

—Il est fait de pâte crue mais levée ; on cuit cette pâte dans un chaudron plein d'eau et, quand elle est rassise puis séchée, on en prend la grosseur d'un œuf que l'on jette dans l'eau pour boire !...!

—Quel breuvage ! remarqua le comte.

—Vous aimeriez mieux le vin, n'est-ce pas ? dit M. de Coissy.

—Sans doute !..

—Et, M. De la Salle, interrogea encore le comte, se boit-il autre chose dans ce beau pays ?

—Oui, M. le comte ; il y a aussi un liquide qui est fort bon et commun...

Et un fin sourire parut aux coins de la bouche de M. De la Salle, et mit une lueur gaie dans ses yeux. Son interlocuteur ne s'en aperçut point, autrement il aurait soupçonné le piège tendu. Il demanda donc tout bonnement :

—Lequel ?

—De l'eau... que les plus pauvres boivent...

A cette réponse, tous se mirent à rire aux dépens du comte.

M. de Tonty qui, jusque là, s'était borné à écouter les propos de ses voisins, glissa sa question.

—Avez-vous des chevaux ?

—Bien peu. On ne les a introduit que depuis 1665 !

—Alors, comment voyagez vous ?... A pied ?..

—La route entre Québec, Trois-Rivières et Montréal est praticable pour un cavalier, mais à l'ouest de cette dernière localité, si le voyageur ne va pas en canot, il lui faut aller à pied n'y ayant pas de chemins commodes pour chevaucher... Nous employons généralement comme mode de transport d'un point à un autre, le canot.

—Mais quel profit peut-on faire là ?... Que peut-on en tirer ?

—C'est une question, M. le baron, qui m'a été faite maintes fois, dit De la Salle. Le Canada, extrêmement vaste, est bon, capable comme la France de produire toutes sortes de choses, et on y est bien. Il y a de grandes richesses dont l'acquisition n'est pas sans dangers, parce que nous avons un ennemi redoutable,

cruel, sanguinaire, cherchant toujours l'occasion de nous causer du mal, et qui nous empêche de nous écarter pour faire aucune découverte. Il faudrait qu'il fût détruit, que nous ayons beaucoup de monde, avant de connaître les avantages du pays... mais pour faire cela il faut que quelqu'un en fasse la dépense, et qui la fera, si ce n'est notre bon roi ?... Il a témoigné le désir de le faire, Dieu veuille le faire persévérer dans sa bonne volonté !..

La conversation roula encore quelque temps sur ce sujet, puis, le repas fini, après une courte causerie au salon, les convives du prince prirent congé de lui.

L'obscurité de la nuit commençait déjà à descendre sur Paris lorsque les cinq gentilhommes sortirent.

Aux instances de M. d'Aubigny, le comte et le baron renvoyèrent leur voiture, et montèrent avec M. de Tonty dans le carrosse du marquis. Quant à M. De la Salle, il préféra rentrer chez lui à pied, afin de jouir plus longtemps de la raicheur du soir. D'ailleurs, on y voyait assez, disait-il, pour ne pas s'embarasser les pieds dans un obstacle et faire une chute.

De la Salle avait une demi-heure de marche pour arriver à son hôtel, mais à son allure de promeneur, il y mettrait probablement le double.

Levant la tête pour examiner les cieux, il ne vit que quelques constellations étincelant dans la voûte céleste comme des yeux de feu ; les autres étoiles n'ayant pas le même éclat s'étaient, je crois, cachées, pâles de dépit derrière quelques longs et légers nuages flottant là-haut comme des voiles noirs. De lune, pas même la pointe d'une corne.

Notre brave Rouennais cheminait donc paisiblement.

Il va de soi qu'il avait entièrement la tête occupée des événements de la soirée. Il songeait surtout au chevalier de Tonty.

—C'est un homme dont les traits accusent une énergie peu commune, se disait-il, si toutefois l'on peut se fier aux apparences.... J'aurai plus de chance de l'étudier dans trois jours lorsqu'il viendra me voir ?... Ah ! s'il pouvait répondre à mes désirs, j'en serais fort aise... Jusqu'ici les affaires s'arrangent bien... et je n'ai pas à me plaindre de la Providence !... Un charmant homme que ce M. d'Aubigny... et M. de Montbazin... et monsieur le baron... il faudra que je fasse plus ample connaissance avec eux... cela ne peut nuire !..

En monologuant de la sorte, de la Salle arrivait presque chez lui : plus qu'une ruelle à traverser, et entrait à son hôtel.

C'est à ce moment qu'un homme ivre déboucha de la ruelle, chantant d'une voix avinée un refrain dans ce genre :

Si tu veux, ma toute belle,
Faire mon bonheur,
Ne sois donc point cruelle :
Donne-moi ton cœur !

A certain cliquetis comme celui d'une lame battant dans son fourreau, notre ami reconnut que le chanteur devait être un enfant de Mars ou de Mercure ayant sacrifié au dieu Bacchus.

Il s'assura que son épée jouait bien dans sa gaine au cas ou ce noceur aurait le vin mauvais et lui chercherait noise.

—C'est plutôt un bandit, un coupe-jarret, pensa de la Salle, en passant près du gaillard, et le jugeant par sa mine. Soyons sur nos gardes, car il pourrait nous attaquer traîtreusement !

—Tiens ! un seigneur, se dit le soulard ; si je lui flanquais un coup d'épée dans le dos ?... Il doit avoir une bonne bourse sur lui !... C'est ça ! allons-y doucement !..

Il dégaina et s'élança d'un bond de fauve sur le seigneur.

Celui-ci s'attendait à pareille tactique, aussi reçut-il l'attaque fermement. Son épée rencontra et croisa celle du drôle.

—Ah ! ah ! scélérat ! brigand ! dit De la Salle, je vais te faire ton affaire !..

Au son de la voix de Cavalier de la Salle, l'inconnu s'était arrêté et d'un saut bondit en arrière.

La porte d'un cabaret vis-à-vis s'ouvrit, et la

lumière qui éclairait cet intérieur, glissa par l'ouverture en une traînée d'or enveloppant le gentilhomme. L'ivrogne poussa une exclamation de surprise et de peur, et s'écria :

—M. De la Salle à Paris !...

De la Salle stupéfait regardait s'enfuir le misérable.

—Cet homme me connaît, se dit-il ; ma vue l'épouvante et lui fait prendre la poudre d'escampette !... Que signifie cela ?...

Deux autres figures patibulaires venaient d'apparaître dans l'embrasement de la porte du cabaret, et notre ami crut plus prudent de s'éloigner rapidement de la scène.

Ce ne fut que fort tard qu'il réussit à fermer l'œil. Le cri de l'ivrogne lui revenait toujours à l'esprit. Cet être ressentant ainsi une grande frayeur en découvrant quel était celui qu'il assaillait, dénotait qu'à certaine époque il avait dû se trouver mêlé à quelque méfait contre De la Salle et redoutait sa colère !

Mais ce dernier eut beau fouiller sa mémoire, il lui fut impossible de remettre aucun personnage à qui sa vue causerait un tel émoi. La nature enfin exigeant son tribut, le poussa, rebelle, entre les bras du dieu du sommeil.

CHAPITRE II

MAIN-DE-FER

Le lendemain, à son réveil, avant le saut du lit. De la Salle repassa minutieusement dans sa mémoire tous les événements de la veille. Qu'il eût affaire à quelque misérable ayant de bonnes raisons de le craindre, c'était évident ; mais c'est la voix du gaillard subitement dégrisé qui l'intriguait, car il lui semblait que cette voix n'était pas étrangère à son oreille.

Il eut beau chercher, fouiller le passé, la lumière ne se fit point sur ce qu'il voulait élucider.

Mais il s'arrêta tout à coup à une idée qui venait de surgir à son esprit.

Il s'habilla rapidement, endossant le plus modeste de ses vêtements, s'arma de son épée et d'une paire de pistolets qu'il dissimula sous son pourpoint.

Le jour commençait à peine, et c'est même ce qui décida De la Salle à mettre son projet à exécution.

Il sortit de son hôtel et se dirigea aussitôt vers la ruelle, endroit de sa rencontre de la veille avec le turbulent disciple de Bacchus.

Il se promena dans ces parages et, lorsqu'il voyait quelqu'un venir à lui, il baissait la tête, abaissait son large feutre sur ses yeux et prenait la mine craintive, effarouchée, du malfaiteur qui a maille à partir avec Dame Justice et se tient toujours aux aguets en cas d'alerte.

Puis, quand il arrivait de la sorte à quelques pas du personnage, il se redressait, poussait sa coiffure en arrière d'un geste de la main, et du coin de l'œil épiait un signe lui révélant la présence de celui qu'il cherchait.

—Cet individu, quel qu'il soit, ne m'est pas étranger, cela est sûr, et, s'il me redoute, c'est qu'il craint et pour cause, que je ne le reconnaisse ; donc, en ouvrant l'œil, je parviendrai peut-être à le retrouver !... Je soupçonne que cela en vaut la peine ! Pourquoi ?... Je ne saurais l'expliquer... mais j'en ai l'intuition... continuons !...

Et les allées et venues se renouvelaient—il faut l'avouer—sans succès.

Une fois ou deux, De la Salle se crut en bon chemin, mais, trop avide de retrouver l'homme mystérieux, il se méprit chaque fois sur des gestes, n'ayant point du tout la signification qu'il leur attribuait.

En chaque cas, il en fut pour des excuses.

Non rebuté, il recommença ses marches et contre-marches, lorsqu'enfin il se dit :

—Non !... mais au lieu de me morfondre ici à faire les cent pas, si je visitais les cabarets des environs ?... Morbleu !... je parie que de cette façon je retrouve mon gaillard !... Allons !... en chasse !...

Sitôt dit, sitôt fait. Il se dirigea vers le premier cabaret qu'il vit et y entra.

Il prit place à une table près de la porte et commanda une bouteille de vin ; il s'en versa un plein gobelet, quoique son idée n'était pas du tout de boire. En le sirotant, il étudia les personnes présentes dans la pièce. Il examina d'abord les plus rapprochées de lui. Rien, là !

Ensuite, tout au fond de la salle, il aperçut deux lurons à la mise sordide, qui festoyaient gaiement. Leurs lèvres se penchaient très souvent, avec amour, sur le bord de deux grands bols, dans lesquels ils se versaient de copieuses rasades. Ils mangeaient goulument d'un certain ragoût posé devant eux.

De la Salle ne voyait que le visage de l'un des compères, l'autre ayant le dos tourné de son côté. A en juger par leur belle humeur, leurs propos étaient amusants : ils riaient à gorge déployée.

Tout à coup, celui qui lui tournait le dos se mit à chanter :

Si tu veux, ma toute belle,
Faire mon bonheur...

—C'est lui ! s'écria De la Salle, s'oubliant subitement.

A ces mots imprudents, chacun dans le cabaret de regarder celui qui avait parlé.

De la Salle sentit immédiatement quelle bévue il commettait ; il songea à la réparer tout de suite.

Déjà les clients du bouge murmuraient entre eux, et les mots de : *Limier de police*, etc, se faisaient entendre. Un mauvais parti s'annonçait pour notre homme.

Il le conjura.

—L'ami, dit-il, s'adressant au chanteur, je suis à la recherche d'un ancien qui a déjà travaillé pour moi jadis... et j'aurais encore besoin de lui...

—Compris... et... à quel nom répond-il, votre ami ?

—Au sien.

—Ah ! ça !... vous êtes farceur, vous !...

—Des fois !

—Dites donc, bourgeois, est-ce que je lui ressemble à votre ami ?

Il fallait bien répondre quelque chose à tout hasard.

—Oui... un peu...

—Alors, je dis que c'est un beau garçon !...

A cette rude plaisanterie, il y eut une saillie générale chez tous les habitués de la maison, car le drôle avait une physionomie repoussante.

Son hilarité calmée, il reprit :

—C'est en m'entendant chanter que vous avez cru reconnaître votre ami, pas vrai ?

—C'est cela, et parce que, aussi, vous avez chanté la même chanson que lui...

—Oh bien !... je sais maintenant qui vous cherchez !... Revenez ce soir et vous le verrez !...

—Je doute que vous le sachiez !...

—Pariez-vous une chope de vin que je le connais ?

—Va pour le vin.

—C'est Jolicœur !

Quoique De la Salle nourrissait un vague espoir d'entendre prononcer un nom par le misérable, qui le mettrait sur la trace de son inconnu, il était loin de penser que ce serait celui-là. Aussi trahit-il son étonnement par :

—Hein ! Jolicœur !... Vous dites Jolicœur ?... demanda-t-il se levant debout tout d'une pièce.

—Eh bien !... oui !... Qu'est-ce que vous avez ?... Cela semble vous surprendre beaucoup ?...

—Ma foi !... oui !... fit-il, se rasseyant, je le croyais trépassé depuis longtemps !... Ah ! mais, dites-moi, ce Jolicœur a-t-il déjà été en Amérique ?... Ce n'est peut-être pas le même que j'ai connu !...

—Oui, il y a été... et a failli y rester pour tout de bon !...

—Et vous dites que je le verrai ici, ce soir ?

—Je le crois ; il vient toujours faire son petit tour.

—Merci !...

De la Salle se leva et allant au comptoir où siégeait le cabaretier, il lui jeta un louis en disant :

—Voici pour ma consommation, et pour le vin que j'ai promis à cet homme.

Il sortit accompagné des remerciements empressés de l'individu qu'il venait de régaler.

A son retour à l'Hôtel aux "Armes de Bretagne," notre Rouennais songeait à ce qu'il venait d'apprendre. Il pouvait à peine en croire ses sens.

—Pourtant, se disait-il, j'ai bien entendu, bien compris... et plus j'y pense, plus je suis forcé d'admettre que tout cela a un cachet de vérité !... Mais alors, la fuite de ce Jolicœur du fort de Cataracou tient du miracle !... Dois-je le signaler à la police ?... La noire rancune lui souffle peut-être de mauvais projets contre ma sécurité future... Allons !... je crois que la prudence me commande de le mettre dans l'impossibilité de me nuire ; j'irai voir le lieutenant-général de police ce soir.

Le soir, dans son entrevue avec ce personnage, il obtint promesse que Jolicœur serait à courte échéance *logé aux dépens du roi*, pour un temps indéterminé, et sans privilège de sortie dans la ville.

De la Salle revint donc de cette visite plus tranquille, sur un point.

Celui qui était l'objet de cette démarche et de cette mesure de prudence avait été averti par les deux habitués de l'auberge, qu'un bourgeois avait besoin de ses services ; sur la description qu'ils lui en firent, Jolicœur eût l'intuition que de la Salle l'avait découvert.

L'on conçoit aisément que le nommé Jolicœur, risquant de se faire arrêter, n'eut rien de plus pressé que de savoir sa sécurité personnelle assurée. Sans tarder d'un moment, il s'éclipa ; comme la taupe il rentra sous terre, et il se cacha dans les catacombes de Paris.

Lorsque les sbires du lieutenant-général de police, M. d'Argenson, opérèrent leur descente aux lieux que fréquentait d'habitude le gibier qu'ils cherchaient, ils ne furent pas heureux.

Et l'ancien valet du fort Frontenac craignant, s'il sortait trop tôt de sa retraite, de sentir la main d'un agent de police l'appréhender au collet, restait prudemment coi.

Pendant ce temps, M. de Tonty, comme l'avait convié De la Salle, venait dîner avec son futur chef, aux Armes de la Bretagne.

Ayant satisfait aux exigences d'un bon appétit, ces deux messieurs, en dégustant leur café, parlèrent de la Nouvelle-France et des vastes projets qui hantaient le cerveau de la Salle ; du commerce des fourrures avec les sauvages de l'Amérique, qu'il voulait pratiquer sur une échelle colossale ; des découvertes qu'il prévoyait à l'ouest et au sud des grands lacs canadiens. Tonty l'écoutait ravi, car cette vie aventureuse lui souriait, lui qui, depuis sa tendre enfance, vivait au sein des vicissitudes, des misères causées par les événements que nous allons mentionner.

Le père d'Henry était un banquier napolitain, jouissant d'une certaine renommée comme financier. En juillet 1647, les Lazzaroni de Naples se révoltèrent contre une mesure arbitraire que voulait leur imposer le vice-roi espagnol, le duc d'Arcos ; et, le célèbre peintre Salvator Rosa ainsi que Lorenzo Tonty, furent du nombre de ceux qui se joignirent aux pêcheurs italiens que commandait Masaniello. Tonty s'empara de la forteresse de Gaète, près de la ville, et s'y maintint durant le règne éphémère de Masaniello. Ce dernier, grisé par le succès d'abord obtenu, voulut jouer au despote, mais ses partisans qui refusaient d'accepter les impôts du duc, ne pouvaient tolérer en leur propre chef des caprices tyranniques ; c'eût été tomber de Charybde en Scylla, aussi s'en débarrassèrent-ils promptement, en l'assassinant.

A la suite de cette affaire, les Lazzaroni n'ayant plus de guide, et la zizanie régnant parmi eux, Tonty les abandonna et se réfugia à Paris, où son concitoyen, le Cardinal Mazarin, alors premier ministre de France, exerçait une grande autorité.

En ce temps-là, les frais de guerre et des fonctionnaires malhonnêtes avaient mis à sec le trésor royal.

A suivre.



Clara fut prise d'un accès de désespoir qui touchait à la folie. (Page 94 Col. 2.)

L'OISEAU DU DÉSERT

XV

LES BERCEAUX

(Suite)

Pendant que Rachel parlait ainsi, Clara s'était mise à inventorier avec avidité le trésor du petit édifice et examinait une à une les pierres brillantes accumulées devant chaque entrée. Elle cherchait, on le devine, le diamant dérobé par les oiseaux sur la véranda de la maison de Dorling. Ce diamant devait, selon elle, se retrouver là, puisque Tête-de-Crin y avait trouvé déjà la perle de verre également enlevée dans le jardin de l'habitation. Chaque fois qu'un objet étincelait dans le sable, sous un rayon oblique du soleil à son déclin, elle croyait reconnaître la pierre précieuse et s'en emparait d'une main tremblante ; mais, hélas ! c'était toujours un fragment de talc ou de mica, une pépite d'or ou un grain de cuivre natif que les chlamydères avaient recueilli dans quelque gisement inconnu.

Les Australiens, voyant quel intérêt Clara mettait dans ses recherches, crurent devoir l'aider avec obligeance ; chacun d'eux présentait à la jeune fille la chose qui lui paraissait la plus digne de remarque ; mais Clara secouait toujours la tête d'un air chagrin.

— C'est inutile, dit-elle enfin avec tristesse en se redressant ; décidément ce que je cherche ne se trouve pas ici.

— Bon Dieu ! ma chère, que cherchez-vous donc ? demanda Rachel qui, depuis un moment, négligeait de recueillir des curiosités pour sa collection et observait l'agitation extraordinaire de sa compagne.

— Rien, répondit Clara avec une sorte d'égarément. Mais hâtons-nous d'aller fouiller les autres berceaux dont Tête-de-Crin annonce l'existence dans le voisinage... Il faut que nous les visitions tous, et peut-être serons-nous plus heureuses.

— Chère Clara, dit miss Owens timidement, vous

paraissiez fatiguée et les autres berceaux peuvent être fort éloignés d'ici.

— N'importe, il le faut ! répondit Clara.

— Ces berceaux ne sauraient être plus remarquables que celui-ci, et une nouvelle marche à travers les maals excéderait vos forces. D'ailleurs, Clara, il se fait tard ; le soleil ne va pas tarder à se coucher, et il est temps de regagner notre voiture. Nous sommes restés ici beaucoup trop longtemps et nous n'arriverons pas à Dorling avant la nuit close, ce qui pourra fort inquiéter votre mère.

— N'importe ! répéta Clara avec obstination, je tiens à visiter les autres berceaux, ma chère Rachel ; j'y tiens, dussions-nous ne rentrer à Dorling qu'au milieu de la nuit.

Rachel passa son bras autour de la taille de son amie, et l'attira doucement à elle en lui disant d'un ton affectueux :

— Vous voilà retombée dans vos singularités, Clara ; cependant je crois vous comprendre : vous cherchez un objet perdu que vous supposez avoir été enlevé par les chlamydères, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien ! je l'avoue, miss Owens, un objet précieux a été ravi par ces oiseaux, et je voudrais le recouvrer, fût-ce au péril de ma vie !

— Cet objet a-t-il donc une si grande valeur ?

— C'est le diamant que me confia M. de Martigny et qui excita si vivement votre admiration. Je l'oubliai un moment sur la véranda du jardin et il disparut. Or, si je ne l'ai pas retrouvé aujourd'hui même, je dois m'attendre aux plus grands malheurs.

Et elle fondit en larmes, à la grande surprise des sauvages, qui ne pouvaient s'expliquer cet attendrissement subit.

Rachel l'embrassa.

— Pauvre amie, reprit-elle, voilà donc la cause du chagrin qui vous mine depuis si longtemps ; voilà le but de ces expériences, de ces préoccupations constantes que j'attribuais à un goût subit pour l'histoire naturelle !... Mais s'il en est ainsi, Clara, poursuivit-elle d'un ton de résolution, nous ne devons pas en effet

nous en tenir à cette première épreuve ; nous allons visiter les autres berceaux et sur-le-champ... Un diamant de douze mille dollars !

— Ce n'est pas seulement la valeur du diamant qui me fait désirer de le recouvrer, répondit Clara en essuyant ses yeux ; j'ai pris un engagement terrible... Mais vous en savez assez Rachel ; et ce n'est pas le moment de vous exposer l'affreuse position où je me trouve... Partons, de grâce, partons au plus vite.

Miss Owens se tourna vers Tête-de-Crin et lui dit dans ce jargon qu'elle employait d'ordinaire avec lui :

— Clara est très satisfaite d'avoir vu ces cowrys ; mais elle croit qu'il y en a de plus beaux encore ; conduisez-nous donc bien vite à leurs berceaux.

Le sauvage paraissait s'attendre à cette demande, et, après s'être concerté un moment avec son monde, il fit ses dispositions pour se remettre en route.

— Aurons-nous à marcher longtemps ? demanda Rachel avec un accent d'inquiétude.

Mais elle reçut la réponse ordinaire, qu'on arriverait dans " un petit temps ; " et cette réponse ne prouvait pas grand'chose, quant à la distance réelle.

On s'enfonça donc plus avant dans le désert. D'abord, Clara montrait une grande ardeur ; mais peu à peu ses mouvements se ralentirent ; évidemment ses forces diminuaient, quoique son courage demeurât le même. Rachel s'en aperçut et lui prit le bras pour la soutenir. Par bonheur on traversait maintenant une région où les maals n'étaient pas très-serrés, et le soleil avait perdu de ses ardeurs dévorantes. Du reste, Tête-de-Crin, qui guidait la troupe ne paraissait nullement songer combien cette marche pouvait être pénible pour de jeunes Européennes. Etranger aux raffinements et aux délicatesses de la civilisation, comment eût-il soupçonné que Clara et Rachel avaient moins de vigueur que ses propres filles aux pieds nus, ou que sa lubra qui, un enfant sur le dos, trotta à son rang sans manifester la moindre fatigue ?

Les souffrances de la pauvre Clara provenaient surtout d'une soif ardente causée par la chaleur et la lassitude. Il lui semblait que si elle avait eu quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres desséchées, elle eût pu marcher encore. Elle le dit à Rachel fort altérée elle-même par ce long trajet à travers des sables impalpables et qui prenaient à la gorge.

— Comment faire ? répliqua miss Owens ; si je ne me trompe, depuis que nous sommes entrés dans Maals Scrub, nous avons constamment tourné le dos à cette partie du pays où l'on aurait chance de rencontrer un peu d'eau douce. Cependant ces sauvages sont gens de ressources ; je vais leur apprendre ce que nous souhaitons, et peut-être pourront-ils nous le procurer.

Elle appela Tête-de-Crin et lui fit entendre que Clara et elle-même mouraient de soif. L'Australien ne parut pas s'émouvoir beaucoup de cette nouvelle ; il se contenta de se tourner vers son fils aîné en lui disant brièvement :

— Weea.

Et il continua son chemin.

Nez-percé, aussitôt après avoir entendu le mot prononcé par son père, prit deux Calebasses vides que sa mère et une de ses sœurs portaient suspendues à leur côté ; puis, armé seulement de sa hachette, il quitta la bande et disparut dans le bois.

Où allait-il ? S'il lui fallait pousser jusqu'à Walker-Station, Clara et Rachel devaient avoir le temps de mourir de soif, car on n'en était pas alors à moins de deux lieues, et l'on s'en éloignait encore. Toutefois, les voyageuses altérées ne furent pas soumises à une longue attente. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, quand le jeune Australien se retrouva tout à coup auprès d'elles, portant à chaque main une Calebasse dans laquelle plongeait un grand morceau de racine. Elles ne savaient ce que signifiait cet appareil ; mais Nez-Percé, enlevant les racines, montra que les Calebasses étaient à moitié pleines d'une eau fraîche, limpide, d'un goût excellent.

Les deux amies ne songèrent pas d'abord à s'informer comment le pourvoyeur s'était procuré en si peu de temps cette boisson tant désirée ; elles s'empres-

rent de vider les gourdes jusqu'à la dernière goutte, et se sentirent ranimées par ce breuvage bienfaisant. Cependant miss Owens, toujours avide d'apprendre quelque secret de la nature, demanda par signes à Nez-Percé comment il avait pu si rapidement obtenir de l'eau ; et le jeune homme, à son tour, lui expliqua ce mystère au moyen d'une pantomime expressive.

Il existe dans le Maaly-Scrub un arbre, appelé *weea* par les indigènes, qui est lui-même une espèce de maaly. Les racines du *weea* ont la propriété, aussitôt qu'on les coupe, de laisser échapper une eau abondante, que les Australiens en marche recueillent pour se désaltérer quand les sources d'eau douce manquent tout à fait, et c'était ce moyen que le fils de Tête-de-Crin venait de mettre en usage. Les déserts australiens ont le *weea*, comme les forêts de Madagascar et de l'Inde ont le népenthes, comme les contrées tropicales ont l'arbre du voyageur. Malheureusement le *weea* ne croît pas partout dans le Maaly-Scrub, et c'est là une ressource éventuelle sur laquelle le voyageur ne doit pas trop compter au milieu de ces incommensurables solitudes.

Ces détails avaient un grand intérêt pour miss Owens ; mais Clara n'accordait qu'une attention distraite à ces singularités si importantes à connaître dans la vie des bois. Son unique pensée était de retrouver le diamant perdu et d'échapper ainsi aux conséquences funestes que pourraient avoir l'insuccès de son entreprise présente. Aussi continua-t-elle de marcher avec une impatience fiévreuse, malgré sa lassitude, et elle eût devancé tous ses compagnons, si elle n'eût été dans l'obligation de garder son rang.

Enfin Tête-de-Crin annonça qu'on approchait d'un nouveau berceau de chlamydères. Avant qu'on eût pu voir les oiseaux, on les entendit s'envoler à grand bruit et battre des ailes dans le feuillage. La troupe entière courut vers le berceau.

Il s'élevait cette fois à l'ombre de quelques buissons, disséminés sur un plateau sablonneux que la forêt entourait de toutes parts. Il était plus petit que le premier, et, quoique sa construction fût aussi élégante, les proportions en étaient bien plus mignonnes. De même, les ornements entassés à l'entrée du portique semblaient être moins volumineux. Les pierres, les os, les coquillages s'y trouvaient en plus petit nombre ; en revanche, les carapaces d'insectes, les ailes de papillon, les grains de clinquant, les plumes richement nuancées, toutes choses légères et d'un transport facile, abondaient, aussi bien dans le trésor que dans l'ornementation de la tonnelle. Ses architectes ne pouvaient donc être ni aussi grands ni aussi forts que ceux du premier berceau ; et l'on n'eût plus de doute à ce sujet, quand deux ou trois pauvres trainards, qui s'étaient encore laissés surprendre dans l'intérieur de l'édifice, se décidèrent à s'envoler en présence des curieux.

« Cette fois, dit Rachel, nous avons affaire à des chlamydères satinés, espèce un peu différente de celle des chlamydères tachetés que nous avons rencontrés tout d'abord. Ils en diffèrent par la taille et par le bec qui est en partie emplumé ; mais ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et leur plumage a la même richesse.

— Mon amie, dit Clara avec inquiétude, ils me semblent bien faibles pour avoir pu transporter si loin le diamant de M. de Martigny ! »

Il n'était que trop vrai ; tous les ornements étaient certainement de plus petites dimensions et d'un poids plus léger que le diamant. Cependant les deux jeunes filles s'empresèrent de les inspecter un à un ; cet examen, long et minutieux, ne produisit aucun résultat.

« Rien ! dit enfin Rachel, sans même songer à enrichir sa collection de certaines bagatelles intéressantes.

— Rien ! » répéta Clara tristement.

Elle reprit presque aussitôt avec énergie :

« Allons ! il se trouve un troisième berceau dans ce canton, et celui-là appartient peut-être à de grands chlamydères... Chère Rachel, il faut nous y rendre à l'instant ; nous aurons encore le temps de le visiter avant la nuit. »

Miss Owens regarda sa compagne d'un air de profonde pitié. La pauvre Clara était épuisée ; la sueur ruisselait sur son visage. Ses bottines, déchirées par les épines, ne protégeaient plus ses pieds meurtris et déjà ensanglantés. Ses mains étaient couvertes d'égratignures ; elle avait peine à respirer. De plus, le soleil se couchait en ce moment et la nuit allait tomber avec la rapidité ordinaire.

La jeune anglaise lui représenta tout cela et essaya de lui faire comprendre la nécessité de retourner par le plus court chemin à Walker station.

« Ne me parlez pas de mes fatigues, Rachel interrompit Clara ; ce que vous supportez je peux le supporter aussi. Ne me parlez pas de quitter le Maaly-Scrub avant que je me sois assurée si je dois renoncer à ma dernière espérance !

— Encore une fois, chère Clara, réfléchissez ; vous n'aurez jamais la force d'aller jusqu'à ce nouveau berceau, puis de retourner à l'endroit où John nous attend avec la voiture. D'ailleurs, moi aussi, je suis cruellement fatiguée... et puis songez aux inquiétudes mortelles qu'éprouvera votre mère si nous ne rentrons pas cette nuit à Dorling !

— Si vous êtes lasse, miss Owens, reprit Clara d'un ton brusque, je ne vous retiens pas ; prenez avec vous quelques uns de ces noirs, et rendez-vous bien vite à la station, pendant que je resterai sous la garde des autres. Je vous demanderai de m'attendre pendant une heure là-bas ; si dans une heure je ne vous avais pas rejointe, vous seriez libre de retourner seule à Dorling. Quant à moi, je suis déterminée à tenter cette nouvelle épreuve. Les angoisses que mon absence prolongée causeraient à ma mère ne sauraient égaler celles que lui causeraient mes aveux si je revenais à Dorling sans avoir réussi... Partez donc, chère Rachel, et laissez-moi à mes projets... Dieu m'aidera peut-être.

— Me supposez-vous capable, Clara, de vous abandonner ainsi ?... Je reste, et ce que vous ferez, je le ferai de même ; nous ne nous séparerons pas, quoi qu'il arrive. »

Clara remercia son amie avec effusion, et on s'empresça de communiquer à Tête-de-Crin le désir que l'on avait de visiter sans retard le troisième berceau.

L'Australien et les membres de sa famille ne savaient guère pourquoi les deux Européennes s'obstinaient dans cette course pénible et comme désespérée. Mais, habitués à ne rien comprendre aux idées des blancs, qu'ils considéraient comme des êtres d'essence supérieure, ils se bornaient à une passive obéissance. Clara leur eût commandé de mettre le feu aux quatre coins de la forêt qu'ils eussent obéi sans hésiter, certains que leur bienfaitrice devait toujours avoir raison. Quant à la fatigue, elle ne comptait pas pour des gens qui passaient leur vie à parcourir ces solitudes dans toutes les saisons, en bravant les privations les plus cruelles.

Néanmoins, avant de tenter cette décisive épreuve, miss Owens voulut encore savoir quelle direction on allait suivre. Elle eut la satisfaction d'apprendre que l'on se rapprochait sensiblement de la station Walker. On avait en effet parcouru jusqu'à ce moment une sorte de demi-cercle, et le trajet ne devait pas être beaucoup plus long, en passant par le canton où se trouvait le nouveau berceau, qu'en perçant droit à travers le fourré. Miss Owens se hâta de transmettre cette bonne nouvelle à Clara qui, de son côté, demanda si le berceau était de petits ou de grands chlamydères.

« Grands, Clara, répondit le sauvage.

— A la grâce de Dieu donc ! murmura Mlle Brissot ; peut-être vais-je recevoir enfin la récompense de mes efforts.

Et, pour la troisième fois, on s'engagea dans les taillis.

Sans égard pour l'ordre établi par le guide, les jeunes demoiselles continuaient de se tenir par le bras, afin de se prêter un mutuel appui. La fatigue, la chaleur, la soif qui se faisaient sentir de nouveau leur causaient de vives souffrances. D'ailleurs, la marche ne tarda pas à devenir plus lente ; le soleil était cou-

ché, et dans certaines parties du fourré on avait déjà peine à se conduire. Les objets, à quelque distance, prenaient des formes fantastiques toujours effrayantes pour des imaginations féminines ; et si les deux amies n'eussent su qu'aucun animal féroce ne hantait les déserts australiens, elles eussent cru voir à chaque instant, dans cette ombre mystérieuse, des monstres hideux et menaçants prêts à s'élaner sur elles.

Enfin, après bien des haltes, des chocs douloureux, des accès de découragement et de faiblesse pour les jolies voyageuses, on atteignit un bouquet de cèdres au pied desquels se trouvait le berceau. Clara parut se ranimer ; elle allait donc connaître son sort, mettre fin à son anxiété presque aussi douloureuse qu'une déception même. Toutefois, une difficulté insurmontable, venait de surgir ; le crépuscule, en ce moment, faisait place à la nuit, et les cèdres, arbres très feuillus et toujours verts, projetaient une ombre épaisse autour du berceau ; comment procéder à un examen des richesses qu'il pouvait contenir ?

Il était abandonné, et aucun battement d'aile ne se faisait entendre à l'intérieur ; sans doute les oiseaux dormaient depuis longtemps sur les arbres du voisinage. Clara et Rachel s'assirent épuisées à côté de la tonnelle, se demandant avec inquiétude comment elles surmonteraient ce contre-temps inattendu. Nez-Percé ne tarda pas à y pourvoir encore. Sur un signe de son père il s'était éloigné de quelques pas, et on l'entendait s'escrier avec sa hache ; bientôt il reparut portant sous son bras des branches sèches d'un bois résineux ; miss Owens comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait.

« Nous allons avoir des torches ! » s'écria-t-elle.

Elle-même tira d'un petit nécessaire de poche quelques-unes de ces allumettes chimiques si perfides dans nos villes d'Europe, mais si fort prisées dans le nouveau monde, et plusieurs flambeaux ne tardèrent pas à répandre une vive clarté sur tous les alentours ; les jeunes filles pouvaient comme en plein jour, procéder maintenant à leurs recherches.

Le berceau, ainsi que l'avait annoncé Tête-de-Crin, appartenait à des chlamydères de la grande espèce, et il avait à peu près les dimensions du premier que l'on avait visité. En revanche, soit réalité, soit que la lumière des torches donnât un nouvel éclat à ses décorations, il paraissait beaucoup plus orné ; mille étincelles lumineuses jaillissaient çà et là des parois de la tonnelle ou des objets accumulés, selon l'usage, devant l'entrée des portiques. Clara et Rachel, toujours assises par terre, passèrent rapidement en revue ces jolis oripeaux. Elles les touchèrent et les retournèrent tous avec patience ; mais encore une fois elles reconnurent que ces objets aux reflets éblouissants avaient seulement l'apparence de la richesse, et après les investigations les plus attentives, elles demeurèrent convaincues que le diamant perdu n'était pas là.

En acquérant cette certitude, Clara fut prise d'un accès de désespoir qui touchait à la folie. Elle se mit à pleurer, à sangloter ; elle se roula par terre en se tordant les bras et en s'arrachant les cheveux. Miss Owens, effrayée, se pencha vers elle pour lui prodiguer les consolations et les caresses.

« Laissez-moi, Rachel, disait la malheureuse enfant, retournez seule à Dorling ; moi, je veux mourir ici. Vous direz à ma mère que je me suis perdue dans le Maaly-Scrub, que j'ai été mordue par un serpent noir, ce que vous voudrez... Mais je n'oserais jamais affronter sa colère et ses reproches... je suis vouée au malheur, à la honte... j'aime mieux mourir ! »

Et elle se cachait le visage, tandis que son pied battait le sol avec frénésie.

Toutefois, cet état était trop violent pour durer. Miss Owens laissa passer la première explosion de douleur ; puis, prenant les mains de Clara, elle essaya de lui faire entendre le langage de la raison. Elle lui représenta combien ces transports étaient insensés ; elle l'exhorta à mettre sa confiance dans l'affection de sa mère, dans celle de ses proches et de ses amis ; elle lui parla de Dieu qui défend l'abandon de soi-même et qui sait tirer les pauvres mortels des positions les plus désespérées.

ELIE BERTHET

(A suivre)